

DEUXIÈME ANNÉE



LA REVUE de la CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
Documentaire et Bibliographique.



CONNAITRE ET ÉTUDIER
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

10° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

SOMMAIRE DE LA 12^e LIVRAISON

	PAGES
I. — EPISODES HISTORIQUES.	
1815. <i>La Corse et l'évasion de Napoléon</i> , par Arthur CHUQUET	161
II. — ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE.	
<i>Sampiero en Corse</i> (Janvier-Septembre 1565), par Dom. Ph. MARINI, O. S. B.	167
III. — ETUDES GÉOGRAPHIQUES ET GÉOLOGIQUES.	
Castelnau (Paul) : <i>Les Côtes de Corse</i> , par Eugène MAURY.	170
IV. — LES POÈTES CORSES.	
Casanova (Santu) : <i>Spanetto</i> , par Paul ARRIGHI.	175
V. — ÉTUDES DE LITTÉRATURE HISTORIQUE.	
<i>Rapprochements historiques à propos du centenaire de Napoléon et du sixième centenaire de Dante</i> , (fin) par M. Ambroise MALASPINA.	178
VI. — LES ROMANS CORSES.	
Nau (John Antoine) : <i>Thérèse Donati</i> , par M. Louis VILLAT	183
VII. — LA CORSE AU CINÉMA.	
Méré (Charles) : <i>Les trois masques</i> , par A. C.	187
VIII. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE.	
Castelli (C.) : <i>Una colonia Ascolana in Corsica</i> , par M. l'Abbé F. TROJANI.	191

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse.
ARRIGHI (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.
BENEVENT (Ernest), Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.
BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
BUSQUET (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.
CASTELNAU (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
CHUQUET (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au *Collège de France*.
COLONNA DE CESARI ROCCA, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.
CHAUVEY (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse.
DEMONTÈS (V.), Docteur ès-lettres ; Professeur d'histoire de l'Université.
FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université.
FORSYTH MAJOR (Docteur G. I.) Membre de la *Société Royale de Londres*.
GRAZIANI (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.
MANSION (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.
R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
MAURY (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
SANTELLI (Cesar), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse ; Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

ÉPISODES HISTORIQUES

1815. La Corse et l'évasion de Napoléon.



Pendant que Napoléon était à l'île d'Elbe, la Corse avait pour gouverneur le maréchal de camp Louis Guérin, chevalier de Bruslart, ancien chef de chouans, compagnon et ami de Frotté, homme brusque, rude et toutefois intelligent et fin.

Un de ses principaux officiers était Louis de Lanet. Ce jeune homme, né à La Garde, commune de Prissac (Indre) le 22 novembre 1792, élève du lycée de Bourges, avait fait campagne au mois de février 1814 dans l'armée royale de Normandie comme aide de camp de Bruslart et reçu le grade de capitaine de cavalerie. Entré dans les gardes du corps, compagnie du Luxembourg, le 11 juin 1814, confirmé dans le grade de capitaine le 14 septembre suivant, il avait accompagné Bruslart en Corse comme aide de camp et c'est de Bastia, au mois de mars 1815, qu'il envoie à un de ses amis et patrons de Paris, le maréchal de camp Marans (1), la longue et curieuse lettre qui suit. Il quitta l'île avec Bruslart et alla faire la campagne de 1815 à l'armée royale vendéenne d'Anjou où il obtint un brevet provisoire de chef d'escadron qui ne fut pas confirmé. Aide de camp du chevalier de la Salle (qui commandait alors le département de la Dordogne) à la fin de 1815 et mis à la demi-solde le 1^{er} avril 1817, entré au corps royal d'Etat-Major le 13 décembre 1818 et employé à Metz en 1819, aide de camp de Bourbon-Busset en 1821, il fut réformé en 1830. Sa lettre retrace l'impression produite sur Bruslart et ses entours par le départ de Napoléon, et, lorsqu'il la termine il sait que l'«usurpateur» est à Lyon.

II

Bastia, 10 mars 1815.

« Je crains bien, mon cher général, que mon général ne trouve pas le temps de vous écrire lui-même : il est toujours tellement surchargé de travail, et surtout dans les circonstances où nous nous trouvons aujourd'hui, qu'il a bien peu d'instants à donner à l'amitié. Comme vous le trouveriez changé !

« Vous savez déjà sans doute l'événement qui le tourmente le plus et nous tous qui sommes avec lui. Je voudrais bien être instruit de la manière dont on l'aura appris à Paris, et surtout à la cour. Aura-t-on regardé la chose comme bien dangereuse ? J'espère que non, et j'espère qu'elle ne le sera

(1). Louis comte de Marans qu'il ne faut pas confondre avec un autre maréchal de camp, Pierre Maran.

pas en effet. Quoi qu'il en soit, le ligre s'est échappé de son exil. Vous ignorez peut-être les détails de sa fuite. Je vais, dans cette persuasion, vous en donner quelques détails, au risque qu'ils vous arrivent dans un temps où déjà on aura cessé de s'occuper de Bonaparte à Paris. Ville heureuse où l'inquiétude d'un jour est presque toujours oubliée le lendemain !

« Depuis longtemps Bonaparte paraissait fort tranquille. Il semblait être seulement occupé du Congrès et des projets qu'il redoutait de la part des frégates françaises et anglaises, sans cesse croisant dans les parages de l'île d'Elbe. Beaucoup de Corses enrôlés dans ses bataillons désertaient et rentraient chez eux. Presque tous les individus de ce pays-ci que Bonaparte avait avec lui, sollicitaient du général l'insidieuse permission de rentrer dans leur famille. Boessulan (1) qui, en revenant de Livourne, avait été jeté par la tempête à Porto Ferrajo, y avait été fort maltraité, mais tout lui avait paru assez tranquille ; seulement on lui avait manifesté la crainte qu'éprouvait Bonaparte que le général ne le fit assassiner ou empoisonner. Ce soupçon, pour le dire en passant, avait vivement affligé M. de Bruslart.

« Enfin, le 26 février, pendant qu'une de nos frégates était mouillée devant Bastia, que l'autre avait prolongé sa croisière sur la côte d'Italie, que deux frégates anglaises et une corvette de la même nation qui étaient chargées de surveiller l'île d'Elbe se trouvaient, les premières à Gênes et la seconde à Livourne, Bonaparte se sauva sur un brick de guerre (*l'Inconstant*) qu'on avait eu l'imprévoyance bien inconcevable de laisser à sa disposition (les bâtiments du Roi n'avaient pas le droit de le visiter).

« Il emmena avec lui six petits bâtiments sur lesquels il fit embarquer, ainsi que sur son brick, plusieurs pièces d'artillerie, et environ 900 hommes tant français que corses. C'est le consul de Livourne qui nous en a fait savoir la première nouvelle ; il envoya un exprès au général aussitôt qu'il en fut instruit.

Le général à qui je remis moi-même la lettre, fut un peu surpris et conçoit de l'inquiétude. Mais il prit promptement son parti pour arrêter, s'il en était temps encore, le mal que la présence du monstre pourrait faire en France.

Malheureusement le général n'était pas en état de payer des agents à l'île d'Elbe, pour l'avertir à temps des projets

(1) Pivet de Boessulan, autre aide de camp de Bruslart qui l'envoya deux fois en Toscane. « En revenant de Livourne a écrit Bruslart, le mauvais temps l'ayant jeté dans Porto Ferrajo où était Bonaparte, cet officier, malgré tous les dangers où il se vit exposé, se conduisit avec beaucoup de sagesse et de dignité : »

et des préparatifs de Bonaparte. S'il avait pu être prévenu à temps de son départ, je ne doute point que les frégates n'eussent pris sa flottille et ne l'eussent coulé lui-même ; alors, quelle joie, quel avantage pour nous tous ! Mais, au moment où Bonaparte a fait sa fugue, on venait de retrancher seulement 13.000 francs à mon général sur ses frais de haute police. Comment alors exercer une surveillance active sans argent ?

Dès le jour qu'il reçut la nouvelle, M. de Bruslart donna des ordres aux deux frégates françaises en croisière de courir sur Bonaparte et de l'avoir mort ou vif si elles rencontraient sa flottille. M. le chevalier de Garat que vous connaissez et qui en commandait une, prit la bonne route et arriva au golfe de Jouan où débarqua Bonaparte, seulement douze heures trop tard. Quel contre-temps !

Mon général envoya aussi de suite à l'île d'Elbe pour tâcher d'avoir quelques renseignements. On nous rapporta que Bonaparte en avait confié le gouvernement à un individu du pays ; qu'il avait fait une proclamation où il leur disait qu'il se souviendrait d'eux quand il aurait retrouvé son ancienne gloire ; que sa mère et sa sœur parties après lui de Porto-Ferrajo avaient été arrêtées, la première à Rome et la seconde à Piombino, etc., etc. On y disait que Bonaparte en entrant en France trouverait Masséna avec plusieurs mille hommes venant au devant de lui, et mille autres choses de ce genre. Vous pensez que nous n'avons point ajouté foi à de semblables ragots. Cependant nous sommes, et je suis, pour mon compte, dans une vive impatience de savoir si le monstre n'aurait point un parti en France. Quelle guerre civile il en résulterait ! Que de flots de sang il ferait verser ! Si, après tout, il avait l'avantage, je crois que je quitterais mon nom deshonoré de Français et que j'irais me fourrer dans quelque coin des grandes Indes... Toutefois, auparavant, j'avoue que je ne pourrais tenir à rester en Corse. Je ne pourrais m'empêcher de solliciter de mon général son agrément pour voler dans les rangs de ceux qui combattraient ce scélérat.

Le consul de France à Livourne a envoyé de suite un exprès à Paris, pour prévenir la cour de l'événement. Mon général n'a fait encore partir personne. Il n'a même pas écrit. Il voudrait avoir denouveaux renseignements à donner. Quoi qu'il en soit, je suis bien fâché qu'il n'ait pas fait partir de suite un officier. La circonstance peut paraître favorable aux ennemis et aux jaloux qu'il a à la cour, et je frémis de colère en pensant que l'on serait peut-être assez injuste et ingrat pour voir dans la fuite de Bonaparte la possibilité de faire un reproche le plus léger à mon général, tandis que, si l'on eût écouté ses avis aux ministres, dont il peut encore

montrer les copies, il aurait évité le malheur qui arrive dans ce moment, je n'en doute pas. Mais on n'a jamais voulu le croire, on l'a abreuvé de désagréments et de refus de toute espèce dans ce qu'il demandait pour le bien de sa mission. Aussi, est-il malheureux au-delà de ce que vous pouvez vous représenter. Toutefois, je sens le parti que des jaloux peuvent tirer de la circonstance vis-à-vis de gens qui examinent un résultat, sans faire attention aux imprudences qui lui ont donné lieu, et qui accusent légèrement celui qui, aux yeux du public, avait la responsabilité. Je voudrais, à cause de cela, que le général se fût décidé plus tôt à envoyer à Paris. Que ne lui ai-je inspiré assez de confiance ! je vous donne ma parole que je ne lui aurais demandé aucune indemnité pour ce voyage ; je l'aurais entrepris sur mes économies, et bien fier de manger le peu d'argent que j'ai, pour une aussi belle mission.

« *Le 10 mars au soir.* — On vient de recevoir une lettre du consul de Livourne. Bonaparte a débarqué le 2 à Cannes. Il a voulu s'emparer d'Antibes ; il n'y a pas été reçu : il s'est porté de suite sur Grasse. Que va-t-il faire ? Et comment cela finira-t-il ? Serait-il donc assuré de l'appui de quelques puissances ? Il faut croire qu'aucun souverain ne voudrait se déshonorer au point de l'aider dans son entreprise abominable, et qu'aucun Français ne se réunira à lui. Que n'ai-je une compagnie et que ne suis-je en garnison dans la Provence ! Je vous donne ma parole que je gagnerais la croix de Saint-Louis ou que je perdrais la vie dans ce moment. Je voudrais, sans même y être autorisé, poursuivre le monstre à travers les montagnes qu'on dit qu'il choisit pour sa route, et le prendre ou me faire tuer et jusqu'au dernier de mes hommes avec moi. Mais ici, *faccio niente e questo mi fa un gran dispiacer*,... Nous sommes inondés d'agents que Bonaparte a envoyés ici de l'île d'Elbe pour lever un parti en Corse ; ils ont débarqué avec des munitions, et portant les proclamations les plus violentes et les plus incendiaires ; les princes et les plus braves émigrés y sont traités d'une manière indigne, surtout mon bon général. Je vous en enverrai des copies ; mais j'imagine qu'il ne manquera pas de ces productions infâmes à Paris, lorsque ma lettre vous parviendra..

« *Le 14.* — Les vents ayant empêché la poste de partir, je puis garder ma lettre jusqu'à nouvel ordre et vous bavarder de temps en temps quelque chose. On nous a apporté ce matin la nouvelle que Bonaparte, après avoir été repoussé à Antibes, s'était porté sur Digne, que personne ne se joignait à lui, et que les généraux, entre autres le maréchal Masséna,

marchaient contre lui. Comment ne sonne-t-on pas le toccin partout où ce monstre ose se présenter ? Comment ne court-on pas après lui comme après un chien enragé ? Il a 900 hommes ; combien de régiments n'y a-t-il pas en Provence ?

Du 16. — Un bâtiment arrivé de Toulon vient de nous apprendre que Bonaparte avait été enfin pris. Vous saurez avant que ma lettre vous parvienne si cela est vrai. Cependant je vous le mande pour vous parler de ma joie. Je cours partout selon l'ordre du général pour rendre cette nouvelle publique. Si elle devient officielle, elle nous tirera d'un grand embarras. L'insurrection ici devient générale ; plus de 400 hommes sont déjà réunis ; nos communications sont interceptées avec les différentes villes, toutes sont déclarées en état de siège, en un mot, nous sommes à la veille d'une crise que la certitude de la prise de l'homme peut nous éviter.

Le 19. — Nous recevons des nouvelles de Livourne, elles contredisent celles de Toulon. On dit que Bonaparte est à Grenoble, qu'il se trouve entouré de plusieurs milliers d'hommes ; que Monsieur, venu à sa rencontre, a été abandonné par ses troupes, qu'il a été obligé de se retirer, etc, etc. Je ne crois rien de tout cela ; mais s'il y avait quelque chose de vrai, si malheureusement Bonaparte excitait une guerre civile et que vous fussiez obligé de marcher, je vous demande en grâce, prévenez m'en et appelez-moi. Ici, je ne puis être bon à grand chose. A côté de vous, je saurai donner le coup de sabre et je vous prouverai que j'ai maintenant un peu de ce phlogistique si nécessaire. La poste part demain. Adieu donc, mon bien cher général.

« Boessulan arrive de Livourne. Le général l'avait envoyé à l'île d'Elbe. Il confirme les nouvelles de Livourne. Bonaparte est à Lyon : tous les régiments, assure-t-on, se tournent de son côté. Je crains que ma lettre ne vous parvienne pas. Ah ! mon ami, quelle leçon ! Que je voudrais que mon général fût auprès de vous et que je voudrais être à vos côtés ! Qu'allons-nous faire dans cette triste Corse ? Être inutile et courir des dangers, quelle position ! »

Louis de LANET

« Le général n'a pas le temps de vous écrire. Vous savez à peu près tout ce qu'il pourrait vous mander. Adieu donc. Que ne sommes-nous plus vieux de quelques jours ! Quoi qu'il en soit, *Vive le roi, et à jamais !* » (1)

(1). Suscription de la lettre : *Monsieur le comte de Marans, maréchal des camps des armées du Roi, aide de camp de S. A. S. Monseigneur le duc de Bourbon, au palais Bourbon, à Paris.*

La lettre de Lanet donnerait lieu à quelques réflexions.

Nous remarquerons surtout que Bruslart n'a pas tenté, comme dit Lanet avec raison, de faire tuer ou empoisonner Napoléon. Sans doute le duc de Berry avait, en 1814, jeté à Bruslart qui prenait congé de lui, ce mot terrible : « Ne trouverez-vous pas le moyen de lui faire donner le coup de pousse ? » Mais le passé de Bruslart répond pour lui autant que le témoignage de Lanet. Si Bruslart fut sous le Consulat un des membres les plus actifs et les plus résolus du royalisme militant, il n'était pas de ceux qui recourent à l'emploi d'une machine infernale ; il refusait d'être assassin, et, de Paris où il se cachait, il écrivit à Bonaparte, avec autant de franchise que d'imprudence, qu'il n'avait pris aucune part à l'attentat de Saint-Réjant, qu'il attaquerait le premier Consul de vive force au milieu de son escorte durant le trajet de Paris à la Malmaison et que s'il ne pouvait l'enlever, il le tuerait dans le combat.

Il est certain toutefois qu'il y eut des hommes qui tentèrent d'assassiner Napoléon : on a cité Pompeio et Thomas Ubaldi ; on a dit que deux émissaires vinrent exprès de Paris pour attenter à la vie de l'Empereur. Joseph Bonaparte, dans un poème qu'il composa sur son frère, a écrit que la haine poursuivait Napoléon à l'île d'Elbe :

... Mais la haine, constante en son activité,

Quand il respire encore, ne peut être assouvie,

On trouble son repos, on menace sa vie,

... On voudrait l'effacer du nombre des humains.

Napoléon prétendit que Bruslart voulait le faire assiéger dans la villa de San Martino, et par des hommes du bataillon corse, et par d'autres Corses qui débarqueraient nuitamment sur une plage de l'île d'Elbe. Il accusa Bruslart d'avoir projeté de l'assassiner : « Nommer Bruslart gouverneur de Corse, disait-il à Campbell, c'est attenter à ma vie ; cet homme n'a pas de relation avec la Corse ; il fut toujours employé dans la conspiration des Bouibons et évidemment il n'a été choisi que pour me nuire ; il a quitté récemment Ajaccio pour Bastia afin d'être plus près de l'île d'Elbe. » Il accablait Bruslart d'invectives, l'appelait un sicaire de Georges Cadoudal, un misérable, un assassin, un buveur de sang : « Que Bruslart prenne garde, s'écriait-il, s'il me manque, je ne le manquerai pas ; je l'enverrai chercher par mes grenadiers et je le ferai fusiller pour qu'il serve d'exemple aux autres. »

Arthur CHUQUET, de l'Institut.

ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE

SAMPIERO EN CORSE.

(Janvier-Septembre 1565)⁽¹⁾

Pendant qu'Etienne Doria et ses troupes se reposaient dans leurs quartiers d'hiver, le Sénat préparait ses instructions pour la prochaine entrée en campagne. Il entendait tirer des Corses une vengeance éclatante. Ce peuple ingrat et rebelle devait venir à resipiscence ou périr. Détruire les villages, incendier les moissons, tuer les bestiaux, et par là réduire les habitants à mourir de faim, tel fut l'ordre arrêté. L'exécution, pour être plus prompte et mieux assurée devrait se faire de deux côtés à la fois. Etienne Doria opérerait dans le deçà des monts, et Laurent Figueras opérerait en même temps dans le delà. Des recommandations spéciales au premier visaient les pièves de Caccia et d'Orezza.

Sampiero, lui, ne prenait pas de quartiers d'hiver. Bien qu'il n'eût guère de soldats autour de lui, il entendait continuer la guerre, et par ce moyen ranimer la confiance des populations inquiètes d'avoir contre elles le roi d'Espagne. La tempête, qui avait détruit à Girolato les galères génoises, avait poussé sur le rivage une soixantaine de forçats. Les gens du pays les avaient pris dans le maquis ; il en fit des soldats et alla avec eux et deux cents volontaires mettre le siège devant Sartène. La garnison qui manquait d'eau, s'effraya, et le capitaine demanda du secours. Etienne Doria, prévenu un peu tard, envoya une compagnie d'arquebusiers, et chargea l'officier qui commandait à Portovecchio, de se mettre à leur tête. Sampiero, disait-on, se gardait du côté de la mer, craignant que la garnison ne fût secourue du côté d'Ajaccio. Une troupe venant de Portovecchio avait chance de le surprendre. Mais la surprise fut pour Etienne Doria. Avant que le renfort ne fut arrivé, la garnison se rendit et fut taillée en pièces (février 1565) ; et Sampiero se portait à l'attaque du château d'Istria. « Nous l'avons pris de vive force à la suite d'un assaut, écrivait-il à Aurelio Fregoso, » et nous avons donné aux soldats un puits pour sépulture. »

Ces événements, de quelque nom qu'on les appelle, pouvaient relever le courage des populations ; ils ne diminuaient en rien la gravité de la situation. Sampiero le comprenait, et c'est pour obtenir de l'aide qu'il avait écrit sa lettre au gendre de Côme de Médicis. Les autres le comprenaient aussi ; et

(1) Voir article précédent, N° 10, page 103.

c'est pour cela principalement qu'une consulte réunie à Bozio avait décidé d'implorer la clémence du roi d'Espagne. Deux religieux Franciscains devaient se présenter à Philippe II et lui exposer les malheurs du pays. Le chapitre de l'Ordre devait justement se tenir à Salamanque ; mais trahis par un de leurs frères (Martin de Ste Lucie) ils furent arrêtés au moment où ils s'embarquaient à Bastia, et conduits à Gênes sous bonne escorte. — Il n'y avait plus rien à espérer du côté de l'Espagne, presque rien à attendre de la cour de Florence ; Sampiero prit sur lui d'envoyer un ambassadeur au roi de France ; et cela fait, pénétrait en Balagne pour s'attacher cette province, dont la foi chancelait (20 avril).

Etienne Doria répondit en faisant irruption dans les pièves de Tavagna et de Moriani. Il y promena la dévastation d'un pas rapide et retourna à Bastia. Il attendait le retour de Don Laurent Figuerroo. Celui-ci, qui était à Gênes auprès de son père ambassadeur d'Espagne, ne tarda pas à débarquer à Ajaccio. Il disposait de 1600 hommes de pied et des cavaliers de Raffè Giustiniani ; et ses instructions se concluaient par ces mots : « Vous tuerez le plus de Corses que vous pourrez, « et vous leur ferez par tous les moyens dont vous disposez « tout le mal qui sera possible. » *Estinguere et dannificare*, c'était toute sa mission.

Disons tout de suite qu'il ne justifia pas les espérances du Sénat. Il avait peur de Sampiero et n'osait s'éloigner d'Ajaccio. Même quand Sampiero était de l'autre côté des monts aux prises avec Etienne Doria, il craignait de le voir soudainement apparaître. S'il alla en Ornano, puis à Vico, il n'y demeura pas longtemps. Au bout de quatre jours il revenait avec ses mulets chargés de provisions qu'il avait emportées pour un plus long séjour. Les dégâts qu'il faisait n'étaient jamais considérables. Le commissaire Interiano et Capitano Raffè s'efforçaient en vain de le stimuler ; ils n'obtenaient rien de lui.

Etienne Doria était d'une autre trempe. L'expérience lui avait appris ce qu'on peut attendre des combattants improvisés qui vont et qui viennent au gré de leurs convenances ; il était persuadé d'en venir aisément à bout avec des soldats faits au métier des armes et tenus par la discipline : *soldati e non gente*. Il se rendait compte aussi que le nombre devenait tous les jours plus restreint de ceux qui prêtaient l'oreille aux conseils de Sampiero : ceux qui le suivent ne sont plus qu'une poignée, *Sampiero non ha seguito*, écrivait-il, il a par conséquent cessé d'être redoutable.

C'est dans ces dispositions qu'il se met en campagne. Il avait avec lui, outre les Espagnols, des soldats Italiens et des

soldats Allemands que suivait un troupeau de femmes de leur pays. Il prit par le Nebbio et se rendit à Caccia. Les habitants fuyaient à son approche et il incendiait les villages abandonnés. A Caccia il trouva devant lui Antoine de St-Florent et Jacques de la Casabianca, mais n'ayant que des forces minimes, ceux-ci se retirèrent. Il fit détruire les maisons, couper les arbres et les ceps de vigne. C'était métier de guastadori, non de soldats ; les Espagnols ne s'y prêtèrent pas ; les Allemands, au contraire, se chargèrent avec leurs femmes de détruire fours et moulins. Après une journée de ce travail, on alla à Rostino, et pendant que 500 Espagnols et la cavalerie poussaient une pointe jusqu'à Corte, on démolissait à la Brocca les maisons de meilleure apparence, et l'on mettait le feu aux autres villages de la Piève. Quand les Espagnols eurent rejoint, on alla à la Casabianca pour l'incendier, puis à la Poraggia pour s'approvisionner.

Là, une lettre de D. Garcie de Tolède rappelait les Espagnols qui ne demandaient pas mieux. Ce fut un coup pour Etienne Doria. Jamais il ne pourrait sans eux aller à Orezza et en Ampugnani. Il prit le parti de borner ses ravages à la plaine. De Fiumalto à Fiumorbo la besogne était encore considérable, et l'on se mit à l'œuvre sans tarder. Les premiers champs de blé qu'on rencontra appartenaient aux gens de Tavagna, on les ravagea de nouveau, et l'on marcha sur l'Alesani où jaunissaient les blés de Campoloro et d'Alesani ; on y passa deux jours, après quoi on alla à le Pétraje, « et nous voilà à Aleria depuis quatre jours, besognant avec 337 Allemands, 140 Italiens et plus de 100 Guastadori, chacun faisant ce qu'il peut ».⁽¹⁾ Les hommes avaient des faucilles, ils coupaient le blé, non pour le battre et l'engranger, mais pour livrer la récolte aux flammes. « Les mines de blé ainsi mises à mal se comptent par milliers ; c'étaient des moissons magnifiques *grani bellissimi*. Demain nous irons dans le Fiumorbo, à Vadina et à Petrigine, où il y a, dit-on, des champs aussi beaux qu'étendus » (25 Mai). On y alla en effet, et les moissons qu'on y trouva étaient si belles qu'on demeurerait ébloui. Pas un pouce de terrain ne fut épargné. On travaillait avec tant d'ardeur qu'en un rien de temps on abattait un champ de blé si grand qu'il fût.

Sampiero qui était dans le delà était accouru et s'efforçait de ranimer les courages, mais on ne l'écoutait guère. On avait déjà trop souffert ; le péril était grand, il était proche ; on croyait plus sûr d'implorer la pitié du vainqueur. C'est ce que fit la piève de Coasino, puis celle de Campoloro, un peu

(1) Lettre d'Etienne Doria, 25 mai 1565.

plus tard celle de Bigorno qui sacrifia, à titre d'hommages, Collotortu, le bandit imprenable qui avait donné la mort à tant de Gênois. La piève de Moriani cependant se joignit au héros pour combattre l'ennemi au retour. On s'établit à côté d'une église. Sampiero qui allait toujours à cheval, mit pied à terre pour montrer qu'il ne faisait qu'un avec eux et que leur sort serait le sien. On combattit deux heures durant, et quand il fallut céder au nombre Sampiero le premier à l'attaque, fut le dernier à se retirer. Quand il monta à cheval, les ennemis étaient à quelques pas. Un soldat tira trois fois sur lui et à chaque fois le coup rata ; un autre essaya en vain de le frapper de sa hallebarde ; et le Provéditeur qui dirigeait l'attaque, tira aussi sur lui, mais ne fut pas plus heureux. On ne savait que penser d'un tel homme.

Mais tout en cédant, Sampiero méditait de prendre sa revanche non loin de là. Il y avait à la Padulella un bois vaste et touffu. L'ennemi devait le traverser. Il était facile d'y dresser une embuscade. On ne pouvait laisser passer une telle occasion ; et il appelait à lui les gens des environs. Doria de son côté appelait les Espagnols (ils étaient encore à Bastia), pour l'aider à mettre Sampiero hors de cause. Qui des deux allait l'emporter ? Les Gênois manquaient de vivres ; ils partirent en toute hâte, et la question demeura indécise.

(à suivre)

DOM PH. MARINI, O. S. B.

ETUDES GEOGRAPHIQUES ET GEOLOGIQUES

CASTELNAU (Paul) : Les Côtes de Corse. ⁽¹⁾



M. Paul Castelnau a fait paraître l'année dernière, comme thèse de Doctorat ès Sciences, une Etude sur les Côtes de Corse qui constitue pour la géographie de la Corse un ouvrage remarquable. Jusqu'ici, il n'existait aucun travail scientifique important sur cette question. Il y avait bien l'ouvrage de M. Deprat sur le relief de la Corse, qui était bien conçu dans le même sens ; mais, exécuté dans des conditions trop hâtives, avec des documents trop peu vérifiés, il ne donne qu'une fausse idée de la morphologie de la Corse. De même M. Luserna, dans son étude sur les glaciers anciens de la Corse, a commis de graves erreurs, en voulant prouver jusqu'au bout l'assimilation avec les glaciers alpins, et ses déductions en deviennent fantaisistes.

(1) *Les Côtes de Corse, Etude morphologique* par P. Castelnau, 1 vol. in 4° 37 cartes et photos, 8 francs. (franco : 9 fr.)

Toute autre est l'œuvre de M. Paul Castelnau. La documentation y est précise et exacte ; rien n'y est laissé au hasard ; tout a été vu et bien vu ; même les faits qui en certains cas pourraient modifier ses conclusions, ont été bien examinés, analysés, discutés. Ceci constitue donc un ouvrage complet et bien établi.

D'ailleurs, tous ceux qui ont visité la Corse pour des études de toute nature, savent combien sont longues et pénibles les explorations, si l'on veut bien se documenter, et l'on sait que M. Paul Castelnau n'a ménagé ni son temps, ni sa peine, afin de ne rien laisser de côté. Son étude est une œuvre de haute probité et si son interprétation des faits peut ne pas être la même pour tous, M. Paul Castelnau a poussé à fond son observation méthodique dans tous les détails.

Il n'a traité dans son livre, qu'une partie des Côtes de Corse : celles qui sont abruptes depuis Bastia jusqu'à Solenzara, en passant par le cap Corse, la côte occidentale et Bonifacio. Il nous réserve un autre volume sur la partie de Bastia à Solenzara qui longe la région de la Corse, appelée la plaine orientale. Quoique dépourvue de pittoresque et bien qu'elle soit un peu monotone, toute droite du nord au sud, avec seulement quelques étangs enfouis dans les terres, cette côte orientale n'en est pas moins curieuse à étudier et, quant à moi, son étude est nécessaire pour bien comprendre les autres côtes plus abruptes. J'aurais voulu même voir paraître d'abord l'étude de cette côte plate et peu accidentée. Il y a là, en effet, des documents nombreux et variés, d'une précision remarquable qui faciliteraient beaucoup la compréhension de la morphologie de la côte occidentale.

Au début de son ouvrage M. Paul Castelnau donne en raccourci le plan général de son étude, les diverses méthodes qu'il a utilisées pour arriver à expliquer la forme tourmentée de cette côte occidentale et enfin les diverses causes qui ont produit les divers changements en donnant à chacune la part qui leur revient dans les modifications nécessaires survenues dans la morphologie de la côte.

Ensuite, il rentre dans le détail des faits observés, en commençant par la partie méridionale. Il explique que toute la région qui va de Solenzara à l'extrémité sud du golfe de Valinco caractérise bien une côte à rias, d'abord sur le littoral de Solenzara à Bonifacio, où ceux-ci sont déterminés par la grande obliquité des alignements orographiques avec la côte ; ensuite sur la côte méridionale à l'ouest de Bonifacio.

Dans la première partie les rias sont de peu d'étendue et le facteur prédominant dans la formation de la côte dépend pour la plus grande part d'un mouvement positif de la mer.

Mais ce qui est caractéristique d'une côte à rias c'est bien le golfe de Figari qui a conservé avec une très grande fraîcheur l'aspect qu'il avait autrefois, représentant bien une ancienne rivière sous-marine.

Auparavant, nous avons une large description de la pointe de Bonifacio et une étude critique sur la liaison avec la Sardaigne, puis la formation du détroit.

M. Paul Castelnau conteste la valeur de rias aux quatre grands golfes de la côte occidentale : Valinco, Ajaccio, Sagone et Porto considérés comme tels par d'autres auteurs. Pour lui, ces grands golfes ont été produits à l'origine par des effondrements ce qui explique leur grande profondeur dépassant parfois 1000 mètres ; et il ne peut attribuer leur formation à d'anciennes vallées submergées : la régularisation du rivage de ces golfes aurait été ensuite établie par un mouvement positif de la mer et par l'action des vagues sur les roches de la côte.

Cependant, cette explication des vallées sous-marines submergées est donnée dans beaucoup de traités de géographie physique, pour un grand nombre de dépressions marines bien tracées par les sondages hydrographiques aboutissant à un rivage. La profondeur de ces dépressions est aussi grande que celle des golfes occidentaux de la Corse, comme, par exemple la vallée sous-marine qui, à l'ouest du Cap Breton, sur la côte des Landes, prolonge dans la mer l'ancien lit de l'Adour.

On comprend très bien que M. Paul Castelnau ne veuille pas assimiler ainsi à des vallées sous-marines les golfes corse, surtout en l'absence de documents montrant de pareils mouvements négatifs, mais s'il veut attribuer leur formation à des effondrements, je lui reprocherai de ne pas tenir compte d'autres mouvements tectoniques. Il est bien certain que de grands effondrements se sont effectués dans la Méditerranée à l'ouest de l'île de Corse pendant la quaternaire, car la profondeur de la mer devient rapidement énorme à peu de distance de la côte ; cependant les effondrements angulaires à l'emporte-pièce dans les golfes ne s'expliquent guère ; il devrait y avoir à l'intérieur de l'île des traces assez nettes de ces effondrements et on n'en trouve jamais.

M. Paul Castelnau tient compte de la direction constante S-O — N-E des filons de roches éruptives dans le granite, ces filons étant le remplissage d'anciennes fractures. Mais tous ces accidents sont d'âge primaire, antérieurs au permien et depuis lors la Corse a été tant de fois bouleversée, son étendue et sa forme ont été si différentes de celles d'aujourd'hui, que la morphologie actuelle de l'île ne dépend plus de ces dislocations d'âge primaire.

Néanmoins je pense comme lui que les accidents tectoniques peuvent exister à l'origine de la formation de ces golfes. Mais pourquoi ne pas faire intervenir les plissements ? Si un pli synclinal s'abaisse dans la mer et si la cuvette est formée par des terrains plus friables on a tout de suite un golfe très profond et ce golfe répond à la définition de ria.

Pour le golfe d'Ajaccio il en est certainement ainsi. On observe que la vallée de la Gravonè se prolonge au col de Vizzavona par la vallée du Vecchio, et celle-ci correspond à un synclinal de schistes lustrés pincés dans le granite que l'on trouve à proximité même de Vizzavona. On peut bien donc expliquer de cette manière la formation du golfe.

De même le golfe de St-Florent malgré sa dissymétrie correspond avec la plus grande netteté à un grand synclinal nord-sud ; il y a eu une sorte d'ennoyage de ce pli. Comme le fond de cette cuvette a été occupé par des roches tendres (molasse miocène ou roches plus friables d'une ancienne nappe) le golfe a été ainsi déterminé et répond aussi à la définition de ria.

M. P. Castelnau donne en particulier des détails précis sur le golfe de Porto. C'est de beaucoup la relation la plus complète et la plus intéressante du volume ; après avoir lu cette description, on a grande envie d'aller voir ce golfe incomparable, la véritable perle de la Corse. C'est la plus belle réclame que l'on puisse faire de cette partie de la côte. (1)

Au sujet du golfe de Girolata je me relie néanmoins à l'hypothèse de M. Deprat, c'est-à-dire que sa formation résulte d'une inversion de relief ; les schistes cristallins du golfe ainsi que ceux du golfe de Lignaggia ont été facilement rongés par la mer, en présence des roches porphyriques du Mt Sennino qui se prolonge entre les deux, et ces roches ont résisté d'avantage à l'action des vagues.

En ce qui concerne l'étude de la presqu'île du Cap Corse,

(1) « Le golfe de Porto ne doit pas seulement à la splendeur de son hémicycle montagneux de devenir une merveille incomparable. Un prestigieux écrin de fantastiques rivages vient encore compléter sa magnificence. Prodigeuses falaises de Vardiola et de Scandola, abrupts si étrangement lacérés des Calanches de Piana, escarpements fameux d'Aja Campana et de Pagliajo, formidable pyramide du Senino, baie cachée de Girolata, autant d'aspects côtiers dont la nature et l'histoire du sol expliquent les saisissants contrastes. Si l'on ajoute à la remarquable diversité des formes, l'étonnante opposition de teinte des roches tour à tour gris, roses, rouge sang, violettes avec les taches vert sombre de maquis, le tout se reflétant dans des eaux d'un bleu intense ; si l'on imagine le féérique l'amboïement de ces décors fantasmagoriques sous les lueurs fulgurantes et changeantes des couchers de soleil, on aura une idée des inoubliables spectacles auxquels convie ce golfe sans pareil » (page 73).

tout est à louer presque sans réserves. Il est bien indiqué en effet que le Cap Corse est une véritable arête anticlinale avec des couches plus inclinées à l'ouest qu'à l'est ; et la côte Est est bien plus régulière à cause de la persistance de la même nature du sol, tandis que la côte Ouest est plus abrupte et plus irrégulière, par suite de l'alternance des roches vertes dures et des schistes plus friables.

M. Paul Castelnau indique combien est confuse sur les côtes de Balagne l'empreinte déterminée par le mouvement orographique. Pour le golfe de Calvi, il explique qu'il a dû se prolonger autrefois sous forme de golfe allongé dans les deux vallées de Ficarella et du Fiume Secco; et que les alluvions apportées ont ensuite comblé les deux vallées et régularisé la côte sous forme d'un rivage arrondi à grand rayon de courbure. Peut-être pourrait-on expliquer cette formation par une méthode en sens inverse ? Est-ce que la mer n'aurait pas au contraire régularisé son rivage aux dépens des terres émergées ? Pour que l'hypothèse de M. P. Castelnau soit vérifiée il faudrait que l'on trouvât dans ces deux vallées même à une faible distance de la côte, des restes de plages marines sous les alluvions et ceci n'a jamais été signalé.

M. P. Castelnau donne une importance très grande à un mouvement positif qu'aurait déterminé l'agrandissement des golfes ébauchés par les effondrements, en ne donnant qu'une importance très faible à l'action des vagues sur la régularisation de la côte. Sans doute, il a existé un mouvement positif sur les côtes de la Corse, il en a même existé plusieurs, alternant avec des mouvements négatifs ; l'ensemble de ces mouvements a été très considérable : au total de plusieurs centaines de mètres. Pendant tous ces changements de niveau, l'action des vagues a dû avoir une action prépondérante sur la morphologie de la côte.

Malheureusement M. P. Castelnau n'a pas pu trouver sur la côte occidentale les éléments de son interprétation qui peuvent produire une véritable conviction. Tout cela montre combien la description et l'étude de la côte orientale ayant précédé celle de la côte occidentale, aurait été plus logique, à cause des documents nombreux qui prouvent plusieurs mouvements d'oscillation de la mer.

L'ouvrage de M. P. Castelnau est illustré d'un grand nombre de clichés et de croquis bien choisis qui montrent les variétés des rivages de la Corse aux multiples aspects. Nul doute que chacun ne veuille visiter la Corse après avoir lu son livre : en la comprenant mieux, on l'aimera davantage.

Eugène MAURY

LES POÈTES CORSES

CASANOVA (Sartu) : Spanetto.

Abrité contre la tramontane par l'écran de la Cuma, tapi à mi-côte dans un repli de terrain, le village d'Arbori expose au midi ses maisons vétustes et enfumées séparées par des ruelles étroites et mal pavées où s'entasse le fumer, et où passent, pieds nus quelquefois, la *tinella* rustique sur la tête, des femmes au teint bronzé, petites-filles des compagnons de Jean-Paul de Leca dont le château montre encore ses ruines imposantes sur un éperon de roc presque inaccessible au pied duquel roule, calme, le Liamone. Au bord du chemin règne le maquis, un maquis maigre et bas dont une partie est régulièrement détruite chaque été par les incendies. Alors sur le tapis vert aux replis sombres on voit des traînées noires bordées de rouge : blessures encore saignantes du feu criminel : ce sont des bruyères dressant leurs tiges calcinées, des arbousiers qui conservent encore quelques-unes de leurs feuilles desséchées et roussies... Le voyageur venant de Vico murmure contre les pittoresques mais trop nombreux festons de la route qui longe le précipice au gré de toutes les sinuosités de la montagne. Le progrès semble ne pas avoir eula patience d'aller jusqu'au bout. La route de Cinarca délaissée pour celle de Sagone traverse, toujours déserte, le village, et le fil du télégraphe le traverse avec elle, comme elle : sans s'y arrêter. Dans ces deux hameaux de Marculaccie et de Parapoghju les mœurs sont restées primitives. A l'ombre des châtaigniers les jeunes gens jouent à la *scopa* et les femmes, en lavant leur linge dans le torrent ou en cueillant les olives, chantent des complaintes d'autrefois. Quand la nuit est venue, des voix graves d'adolescents retentissent : mélancolique ou ardente s'élève la sérénade. Que de fois, ô murs noircis par le temps, n'avez-vous pas entendu celle qui commence ainsi :

Buona sera e ti saluto
Tu che in letto te ne stai ?

Elle est tirée d'une œuvre curieuse de Santu Casanova, né à Arbori en 1850, l'un des plus célèbres représentants de la poésie insulaire, le plus digne héritier de l'esprit de Grossu-Minutu et un des premiers et plus glorieux mainteneurs de notre langue. Le poème burlesque sur *La Morte e i funerali di Spanetto*, imprimé à Bastia en 1892 est vite devenu à peu près introuvable, mais des fragments transmis par la tradition orale charment encore bien des veillées dans la province de Vico et ailleurs.

Le 7 septembre 1891 mourait, frappé par la foudre sur le territoire de Salice, Spanetto, l'âne d'un Arborais surnommé à cause de son métier le Maréchal-Ferrant. Il faut dire que cet âne n'était pas un âne ordinaire... Aussi les habitants de Lopigna accompagnaient en grande pompe le cadavre jusqu'au pont de Trughia sur le Liànone,

quel gran ponte

Dove finisce il cantone.

Là, les Arborais éplorés attendent en cortège, bannières au vent. Après une discussion entre le curé et le prieur de la confrérie, on se met d'accord pour célébrer la cérémonie religieuse sur la place de l'église. Puis commence la série des *Voceri*. Une *Ballatadora* d'Arro chante les exploits du défunt; une femme d'Arbori interrompt et « pleure » à son tour :

Datemi le me faldatte

Piu che lu lavu di Ninu ;

Datemi un mandile finu ;

Morte cruda e scillarata,

Sonu pieni li me ochi

Tristu e peridu destinu !

Les deux pleureuses, comme cela arrive quelquefois, se disputent âprement la parole. Puis d'autres, venues d'Evisa et de Letia, les remplacent. Chacune cite diverses personnes qu'elle caractérise par un vers, par un simple mot : souvent le surnom seul du personnage vaut une longue satire : surnoms spirituels ou simplement grossiers, ils sont plus de trente-six dans le poème, et tous authentiques (*Zanupienù, Curnutellu, Pisciaritta*, etc.)

Dans le 2^e chant continue la satire des personnages locaux : la galerie est divertissante : voici par exemple le cuistre de village « qui connaît la soustraction, a une belle écriture et parle italien » car il achète tous les ans l'almanach de Bastia. Au moment de l'inhumation, la foule est compacte : « dans le cimetière les assistants sont aussi nombreux que les pins d'Aitone ou de Vizzavona ». Puis, selon l'usage, un repas funèbre est servi à la demeure de Spanetto ; le vin est abondant et capiteux, les cerveaux se troublent, l'un des convives est sérieusement indisposé : « pourvu que demain il n'y ait pas un second Spanetto ! » s'écrie l'auteur. La nuit vient ; quelques jeunes gens qu'accompagnent un violon et une guitare, vont chanter une sérénade à Béatrice, jeune beauté du village. Son amoureux l'implore :

Sorgi o cara dalle piume,

Sorgi o bella dal tuo nido.

Il apprend qu'elle est l'épouse d'un autre et l'élément comique reprend le dessus, juste au moment où nous allions oublier le genre du poème. Les étoiles pâlisent, le coq chante ; tout le monde, dit le poète, s'est bien amusé

!Dal funeral d'un somaro

All' amori d'una figlia.

Dans ces 236 sixains la verve de Santu Casanova s'est donné libre cours. Joignant les malices de sa riche imagination aux données d'une observation directe, l'auteur a produit une œuvre d'inspiration locale et générale, arboraïse et corse à la fois, renfermant, à côté d'allusions incompréhensibles pour des étrangers au village, une critique spirituelle et bien des traditions insulaires. Œuvre tellement prise sur le vif parfois, que (comme il advint pour les Tarasconais de Daudet) l'auteur a été menacé de coups par quelques-uns de ses compatriotes, furieux de se voir ainsi mis au pilori de la malice publique. Certains sont encore vivants et, le temps aidant, ils ont pardonné à *ziu Santu*...

Il nous faut maintenant au sujet de la langue exprimer malheureusement un grand regret. On pourrait répéter de l'auteur ce qu'il dit de *Manziu Curpata* :

Ha letto i Real di Francia
E conosce anche il toscano.

Pourquoi faut-il que cette œuvre si corse où pétille tout l'esprit du terroir soit écrite dans cet idiome hybride que l'on entend quelquefois encore chez nous, qui n'est pas de l'italien, et qui n'est plus du corse ? Quand on connaît l'auteur qui n'est pas seulement « maître ès satire » comme l'appelait la *Cispra* mais encore maître ès langue cyrnéenne, quand on a pu goûter les savoureux écrits publiés par lui dans *A Tramuntana*, tentative trop intermittente de presse dialectale, on s'étonne qu'il n'ait pas écrit toute son œuvre dans la langue de ses héros, du Farrale, de Cibullone et de Rangarellu. A « la plus docte » de ses vocératrices qui parle italien, nous préférons celles d'Arro et d'Arbori, d'Evisa et de Letia qui sont vraiment corses ; à toutes les « rondinelle pellegrine » qui sentent trop le *Marco Visconti* nous préférons quelques vers d'une langue plus fruste mais d'une inspiration plus locale :

So' partita da luntanu
Carca di lasciàmi-stà ;
Tantu è neru lu me core
Chi nulla ci po' falà.

Nul ne connaît mieux que l'auteur de *Spanetto* ce parler riche et savoureux éminemment cher à nos cœurs de patriotes régionalistes. On m'a dit que *ziu Santu* a l'intention de donner une édition nouvelle et purement corse de son célèbre poème. Ce serait là un beau geste venant après une belle œuvre ; nous l'accueillerions avec joie comme la réparation d'une faute de jeunesse de notre sympathique félibre, comme le symbole du retour définitif de la littérature corse à la langue nationale.

Paul ARRIGHI.

ÉTUDES DE LITTÉRATURE HISTORIQUE

RAPPROCHEMENT HISTORIQUE à propos du centenaire de Napoléon et du sixième centenaire de Dante. (fin)

Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, le marchesato connu aux mains des descendants d'Albert de Massa undéclin assez rapide. Au XIII^e siècle, malgré la campagne du marquis Isnardo (ascendant direct, nous l'avons vu, de Napoléon) venu de terre ferme, les possessions des anciens marquis de Corse ne sont plus que les « pieve » avoisinant leur château de San Colombano, notamment celle d'Ostriconi qui garde encore d'eux un souvenir chevaleresque et légendaire.

Au XV^e siècle les derniers descendants des marquis, reprenant le nom patronymique de Malaspina, se fixèrent définitivement à Belgodère. Mais il ne faut pas croire que cette déchéance fut aussi rapide que la voudraient nos chroniques, surtout le texte remanié par Filippini, le dernier en date et le plus appauvri au sujet des marquis de Corse. Il ne faut pourtant pas oublier que le marquis Ugo signe comme marquis de Corse au concile de Ste-Marie de la Mariana en présence du Cardinal Roland légat du pape Pascal ; c'est là une preuve authentique que l'influence pisane, loin d'être contraire aux marquis, s'accordait avec eux, et que la paix pisane et ses bienfaits coïncidaient avec leur règne. Les donations des marquis aux monastères, fréquentes à cette époque ; témoignent aussi de leurs possessions restées étendues et nombreuses. Enfin la floraison de nos églises pisanes, honneur architectural de notre sol, n'est-elle point due à la pieuse libéralité de leur cousine, la grande Mathilde, descendante d'un frère de Boniface qui avait elle aussi à ce titre des fiefs en Corse. Adélasia, dont nous parlions tout à l'heure, ne rendait-elle pas encore, en 1236, hommage pour la Corse au St-Siège ?

Tel fut, sans l'exagérer mais sans l'amoindrir, le rôle des marquis de Massa en Corse. Appelés par les communes de Corse où demeurait le souvenir de Boniface, envoyés par le pape, ils firent régner dans l'île la paix pisane.

Disons un mot de la piété des marquis. Une madone à l'Enfant était vénérée aux Quercioli près de Massa en Italie, ils introduisirent en Corse la dévotion à Maria Santissima dei Quercioli, multiplièrent ses images sculptées dans le marbre (on retrouve encore plusieurs de ces statuettes ou bas-reliefs en haute Balagne) et fondèrent le village des Quercioli aux environs immédiats de Belgodère.

Rapprochons cette dévotion mariale des Malaspina, seigneurs de l'île, de l'élan de foi du peuple corse qui en 1735 reconnut l'Immaculée conception pour sa souveraine, de la consécration, faite par Lætilia à la Ste-Vierge, de Napoléon avant qu'il fut né et du jour même de cette naissance le 15 Août fête de l'Assomption, rapprochons enfin toutes ces circonstances de la date véritable de la signature du Concorat 16 juillet 1801, fête de Notre Dame du Mt Carmel, et non 15 juillet date officielle, la discussion ayant duré fort tard dans la nuit chez Joseph, et nous verrons à tout cela, si nous avons la foi, une harmonie providentielle.

Avant de quitter la terre Corse pour suivre en Italie certaines conséquences curieuses de la commune origine de Napoléon et des Malaspina, notons qu'on montre encore à Monticello dans la maison Malaspina, ancienne maison de Clément Paoli, la chambre où coucha Napoléon, jeune officier d'artillerie lorsqu'il vint rendre visite à Pascal Paoli. Le fief italien de Massa avait assez vite échappé au pouvoir des Malaspina marquis de Massa devenus marquis de Corse; ce fief fut un moment aux mains des Fieschi, ensuite Pise et Lucques se le disputèrent jusqu'au jour, 8 décembre 1441, où Antoine Albéric Malaspina marquis de Fosdinovo allié des Florentins, s'établit dans la ville recevant, dans la chapelle du château, l'hommage des notables et concédant une charte à la population.

Le dernier descendant mâle d'Antoine Albéric, Albéric lui aussi, reçut, lors de sa campagne en Italie, le roi de France Charles VIII; le roi se rendait de Sarzane à Florence, il séjourna à Massa dont il combla le seigneur d'honneurs et de prévenances. Albéric mourut en 1519 laissant ses états à sa fille Ricciarda, mariée au comte Scipione Fieschi. Ricciarda, veuve l'année suivante se remaria à Laurent Cybo général de l'église et neveu des deux papes Innocent VIII et Léon X.

Laurent Cybo avait été élevé à la cour de François 1^{er}; cousin de Catherine de Médicis il revint en France pour accompagner cette jeune princesse lors de son mariage.

Dans son « *Lorenzaccio* » Musset a défiguré Ricciarda Cybo Malaspina méconnaissant la vérité historique du personnage plus dramatiquement poignant pourtant que son exagération romantique. (1).

(1) Nous regrettons de ne pouvoir dans une étude aussi restreinte raconter le drame vécu de l'existence de Ricciarda, drame déroulé dans le plus somptueux décor renaissance et où l'Empereur Charles Quint tint un rôle.

Ricciarda fit à ses descendants l'obligation de joindre au nom de Cybo son nom de Malaspina. Son fils Albéric, chambellan du roi d'Espagne Philippe II, étant auprès de son maître en Flandre, où il s'était personnellement lié avec Guillaume d'Orange, lorsque survint la mort malheureuse du roi de France Henri II, ce fut son chambellan qu'il savait cousin de la reine, que Philippe II envoya à Catherine de Médicis porteur de ses condoléances.

Les Cybo Malaspina furent comblés d'honneurs par les empereurs : leur marquisat de Massa devint duché, Carrara principauté, ils furent appelés « Illustrissimes ».

La dernière de la race, Marie Thérèse, fut fiancée à sept ans au prince Eugène François de Savoie, comte de Soissons neveu du fameux prince Eugène. Le mariage ne se fit pas et elle épousa, en 1741, Hercule Renaud d'Este, duc de Modène, rapprochant ainsi à huit siècles de distance deux rameaux de la descendance de Boniface de Toscane : les Este et les Malaspina. Sa fille unique, Béatrice épousa, en 1771, l'archiduc Ferdinand d'Autriche frère de la future reine de France Marie Antoinette. Ils eurent, entre autres enfants, cette Ludovica d'Este qui, en épousant l'empereur François 1^{er} d'Autriche, devint la belle-mère de la future impératrice des Français : Marie Louise.

Dans ses très intéressants articles de la « Revue de Paris » sur « Marie Louise et ses carnets de voyage », M. Frédéric Masson met en lumière la haine de Ludovica pour la Révolution française qui avait dépossédé ses parents et ses préventions contre Napoléon qu'elle joua avec une finesse toute italienne, héritée des Cybo Malaspina, entraînant avec l'aide de Metternich son impérial époux du côté russe.

« Napoléon, nous dit M. Masson, est convaincu que Maria Ludovica doit être conquise par lui et il fait effort pour lui plaire et pour se faire prendre en gré. Il croit l'avoir conquise. En peu de jours, a dit son secrétaire, elle a cédé à l'ascendant qu'il exerçait sur tous. Napoléon traversant les appartements le chapeau à une main, l'autre sur la portière de la chaise à porteurs de l'impératrice, causant avec elle d'une manière enjouée, se donnait des airs d'intimité. L'impératrice paraissait prendre à la conversation un intérêt que témoignait l'abandon avec lequel elle l'écoutait et lui répondait. Il s'était convaincu qu'elle avait pour lui une coquetterie toute particulière tant qu'il était présent. Sa figure, ajoute-t-il, était agréable, piquante, avait quelque chose de tout particulier. C'était une jolie petite religieuse. Elle lui laissa croire tout ce qu'il voulut et avec sa fatuité de conquérant, qui, argent en main, n'a guère connu de cruelles et qui tout de suite se croit vainqueur, il se fit bernier ». (1)

(1) La scène se passe à Dresde en Mai 1812.

Si Napoléon n'avait pas laissé au seul Joseph les souvenirs généalogiques de leur famille, il y eût trouvé de quoi mieux comprendre Ludovica. Se ressouvenant de sa préparation politique du 18 Brumaire, qu'il jugea toujours après coup avec une satisfaction rétrospective, il eût compris qu'il ne fallait pas donner à une Malaspina de même atavisme politique que lui, l'arme terrible qu'est pour une femme la fatuité masculine de son partenaire. Peut-être un rappel discret de leur origine commune eût entamé certaines préventions de Ludovica qui pourtant ne pouvait oublier que sa mère restait dépossédée de ses fiefs héréditaires par la présence des Français en Italie (1). Ainsi Napoléon trouvait, jusque dans sa race, une ennemie mortelle qui ne fut pas la moindre cause de sa chute.

Notons cependant le geste pseudo-louis-quatorzien de l'empereur découvert et penché à la portière de la chaise de l'impératrice autrichienne. Par politique la galanterie de Napoléon envers les souveraines s'était débottée depuis la rose offerte à la reine de Prusse. Quant aux idées, en général, de Napoléon sur les femmes elles relèvent, comme bien des particularités soit de son histoire politique soit surtout de sa vie privée, de notre terroir corse; il y aurait grand intérêt à étudier la physionomie de l'empereur sous ce jour particulier.

Branchi dans sa « *Storia della Lunigiana* » qui n'est qu'une histoire détaillée, en trois volumes, des différentes branches des Malaspina d'Italie, nous apprend que Napoléon faillit leur devoir de ne pas naître français. En effet en 1763 l'impératrice Marie-Thérèse, pour placer une couronne sur la tête de son fils Léopold, alors grand duc de Toscane, se livrait à toute une combinazione dans laquelle était impliquée un échange de la Lunigiana des Malaspina contre la Corse nominalement encore génoise, Gênes devant payer une soulte en numéraire, mais les Malaspina, qui avaient tout à perdre à l'échange refusèrent la succession impossible de Gênes (1763). La Corse ne tombait pas sous l'influence impériale et Gênes se tourna de nouveau vers la France (1764) : Napoléon allait naître français.

Bonaparte, comme général en chef de l'armée d'Italie, eut l'occasion de s'occuper de deux frères Malaspina : Azzo et Alexandre, tous deux marquis de Mulazzo. Azzo régnait à Mulazzo lorsqu'éclata la Révolution française; c'était un prince réformateur et philosophe, aussi lorsque l'armée de la République, commandée par Bonaparte, se fut

(1) Béatrice, en effet, ne devait être restaurée dans ses états de Massa et Carrara qu'en 1814, privilégiée d'ailleurs en cela, car sa restauration fut la seule qui eut lieu en Lunigiana.

emparée du nord de l'Italie, Azzo arbora sur son antique château, qui jadis avait abrité le Dante, les jeunes couleurs de la Révolution française. Le général victorieux fut d'abord favorable au marquis, il pensa même un moment lui confier le gouvernement de toute la Lunigiana, mais lorsque Azzo vint le voir à son quartier général de *Montebello* Napoléon le reçut froidement, il avait changé ses projets et Mulazzo fut englobé dans la République Cisalpine. Le plus jeune frère d'Azzo, Alexandre, élevé à Palerme auprès de son oncle Fogliani vice-roi de Naples, fut envoyé par lui en Espagne où il fit une brillante carrière de marin. En 1780 son navire le *St-Julien* que commandait le marquis de Médina et où il était lieutenant de frégate ayant été pris par les Anglais, il réussit, avec ce qui restait de l'équipage, à reprendre au vainqueur le vaisseau qu'il ramena, pavillon déployé, au port de Cadix. De 1789 à 1794 il eut le commandement d'une grande expédition maritime et scientifique dans l'Océan Pacifique ; à son retour la reine désireuse alors de se débarrasser du Prince de la Paix voulait élever Alexandre au ministère, mais le favori menacé fit si bien que Malaspina fut enfermé par ordre du roi Charles IV au château de la Corogne où il demeura jusqu'en 1802 : A cette date le Premier Consul sollicité par Melzi, vice-président de la République Italienne et ami d'Alexandre, obtint la mise en liberté de ce dernier.

Notons que la cousine de Napoléon III, la princesse Mathilde, s'inspira d'une miniature hiératique du manuscrit de Domnizo pour faire de son homonyme un portrait qui conserve le style byzantin. Il est dommage qu'elle n'ait pu connaître une peinture murale qu'on pouvait voir à Nozzano, et qui représentait sa glorieuse homonyme tenant à la main une épine. Plus que le nom, cet emblème héraldique, signe de la commune origine, réunissait les deux femmes.

Les quelques rapprochements historiques que nous venons d'esquisser nous font connaître la matière atavique que devait informer le génie du Grand Corse. Nous avons vu l'ébauche ancestrale de certains traits que seul le masque impérial devait parfaire, nous avons pu faire parvenir jusqu'à Napoléon le bel hommage du Dante, nous avons dit la descendance carolingienne hypothétique et surtout nous avons montré les racines familiales que Napoléon prenait en Corse par les Malaspina six siècles avant l'arrivée du premier Bonaparte dans notre île.

Puisse tout cela rendre notre héros mieux compris et particulièrement par nous, Corses, plus aimé, politique à part, en le montrant plus nôtre.

Ambroise MALASPINA.



LES ROMANS CORSES

NAU (John Antoine) : *Thérèse Donati*.

Si John Antoine Nau, qui fut le premier lauréat de l'Académie Goncourt, n'avait pas écrit *Thérèse Donati*, la Corse lui garderait sans doute un pur souvenir de reconnaissance et d'émotion. Car elle sut conquérir et fixer ce poète errant, cet incorrigible nomade qui, cherchant partout — véritable don Juan de l'art — un idéal impossible à saisir, ne put épuiser tout ce que la Corse comporte de sensations neuves et rares et consentit pour la première fois à prolonger sous le même ciel ses rêveries enthousiastes et subtiles. Pendant sept années, d'octobre 1909 au mois d'août 1916, il demeura dans l'île, séjournant tour à tour à Cargèse, à Zicavo, à Porto-Vecchio, à Ajaccio; Porto-Vecchio surtout le retint longtemps : il y habitait, au fond du golfe, une petite maison à tuiles rouges d'où il apercevait la mer, la resplendissante mer de Corse. Elle enchantait ses regards et imprégnait de son éblouissement des pages délicates, écrites en ce style nerveux et tourmenté qui caractérise son talent.

« La Corse, écrivait-il en 1913, est à la fois le pays le plus complet et le plus original de tous ceux que reflète le grand lac latin. Ce petit monde nous offre, en plus beau, avec une générosité plus prodigue, tout ce que possèdent les contrées voisines..... Nulle île de l'ancien monde n'est plus idylliquement agreste, plus sévère, plus parfumée, et en même temps plus âprement impressionnante. Depuis les maquis luxuriants de ses zones basses et de ses plateaux jusqu'aux forêts crépusculaires et farouches des cimes et des cols excels, quelle succession de tableaux toujours renouvelés, flaves et radieux, rudes et sombrement verts, sauvagement riants ou presque formidables et titanesques ! Aux orangers luisants, aux bouquets d'arbousiers à fruits de peluche rouge, se substituent les lentisques noirs, les oliviers argentés, les pins rigides aux moires smaragdines, les châtaigniers aux troncs perforés et difformes, les hêtres blancs, les mélèzes mélancoliques. Et la mer : elle est ici d'un bleu floral, nuancé, et déploie ses flots de myosotis, d'iris pâles, de pensées, de volubilis, sous un ciel animé dont l'azur capricieux passe à chaque instant des pures transparences saphirines au méléclat laiteux des turquoises claires. »

Voilà, n'est-il pas vrai, de rares notations de peintre et de poète. Nous avons tenu à les reproduire, d'abord parce qu'elles sont peu connues et difficiles à retrouver (1), ensuite parce

(1) Préface (datée de Porto-Vecchio, sept. 1913) au catalogue de l'Exposition des tableaux corses du peintre Camille Boiry. Cf. également un article de J.A. Nau sur la Corse, dans le 1^{er} numéro de *la Vie* (24 février 1912).

qu'elles permettent de pardonner beaucoup à celui qui sentit si profondément et traduisit dans un coloris si nuancé la beauté si variée de la Corse. En vérité, je vous le dis, si John Antoine Nau n'avait écrit que des pages pareilles à celle-là, la Corse l'aurait salué comme un de ses enfants qui, portant dans ses yeux et dans son âme les montagnes et les grèves de l'antique Cynros, que baigne une mer adorablement changeante et lumineuse, était prédestiné à les aimer, dès qu'il les aurait retrouvées, et à les faire aimer.

Mais il a écrit *Thérèse Donati*, qui paraît après sa mort et pour laquelle son ami Jean Royère, le fondateur de la *Phalange*, a composé une éloquente et pieuse préface. « Nulle part il ne déploie des couleurs plus vives et une psychologie plus aiguë ; nulle part non plus il ne montre une alacrité plus heureuse, un comique plus franc. » C'est Jean Royère qui nous le dit, mais il a tort à coup sûr, et tout ici est faux : caractères, situations, descriptions, sans parler de la langue qui est d'une irritante et inutile vulgarité. La Corse n'a jamais rien inspiré de plus plat ni de plus banal, ou plutôt il n'y a rien de corse dans ce roman « gratté et regratté », factice et alambiqué, « infortuné bouquin, » jugeait l'auteur lui-même, et véritable « saloperie ».

Allez, si vous en avez le courage, jusqu'au bout de ces 302 pages et dites-moi, je vous prie, où est la couleur et la vie, où est la force de la composition et la beauté de la langue. La couleur ? mais elle n'est pas dans les descriptions, où l'on s'attendrait tout d'abord à la trouver. Sans doute l'auteur a goûté le charme de Porto-Vecchio, « cette Capoue de la Corse », « petite merveille trop calomniée » qui sourit sur sa colline « comme les menues villes italiennes que l'on aperçoit de Florence à Orvieto, découpant sur le ciel pur leurs grosses tours et leurs clochers fins ». Mais que dire de la plaine apparue, entre les hauts troncs « éburnéens », d'un vert velouté, d'une émeraude intense, « d'une viridité changeante et comme florale dans la houle des spacieuses forêts d'arbres courts et ronds, évocateurs — pourquoi ? — de bergeries floriantesques ? » Et voici les premières constructions du bourg qui s'égrènent « sous des ramures fraîches de longues feuilles sèveuses. » Quels amas d'épithètes ! Sont-elles vraiment si caractéristiques ? Et ne les avons-nous pas déjà rencontrées dans notre extrait de 1913, où elles produisaient un effet moins dilué et plus pittoresque ? Voici Sartène, « sage sous-préfecture » gardant un aspect « de Kasbah dépeinte », — Sainte Marie-Siché, où l'auto court « sur une sorte d'excelse muraille » (encore une épithète déjà vue), — Ajaccio, « la ville dorée, nacrée, bise et rose » qui de loin ressemble aux villes

orientales des féeries mais n'offre en réalité que « de médiocres mais souriantes maisons peinturlurées. » Et tout cela n'est que littérature, dans le plus mauvais sens du mot, dans tout ce qu'il comporte de facice et d'insincérité. Car J.A. Nau n'a vu dans le paysage qu'un décor, magique peut-être, mais sans âme — et voilà le grand mot lâché par l'auteur lui-même. Ou plutôt — mais cette rectification est plus caractéristique encore — cette beauté « est d'âme un peu froide, ne communique avec nous qu'imparfaitement, ne nous révèle pas son essence intime. » A la bonne heure ! Voilà un peintre qui, par des retouches successives, savantes et violentes, a accumulé des épithètes étranges — et parfois heureuses — mais qui de son propre aveu n'a pas su pénétrer l'âme du pays corse.

Et les personnages ? Ils ont, je l'admets, des noms qui sentent le terroir : Faggianelli et Vinciguerra, Santelli et Andreani, Lorenzi et Lusinchi, Pierantoni et Ortoli, voilà qui est de consonance bien corse. Mais notre auteur n'a pas eu le courage de poursuivre ses recherches et, pour appeler son pharmacien du nom de Potardi, il ne lui a sans doute pas fallu autre chose qu'un peu de vulgarité et beaucoup de mauvais goût....

Au surplus, la question n'est pas là : il s'agit de savoir si ces personnages parlent et agissent comme des Corses, s'ils révèlent quelques-unes des coutumes insulaires, étudiées avec perspicacité et traduites avec sympathie. Or, on ne trouvera dans ce livre rien de pareil. Il est question des « *banditti* » (sic) et l'on note avec justesse, quoique avec un certain sarcasme, que ce sont de braves gens, « brouillés avec une petite portion de la société ». Il est question des *pinzuti* — les continentaux « qui parlent pointu », et cette seule interprétation d'un terme courant prouve tout à la fois beaucoup de suffisance, et beaucoup d'insuffisance. D'ailleurs tout ce qui est proprement corse est relevé avec une sorte d'ironie méprisante. Connaissiez-vous les « bizarres petites combinaisons culinaires », en usage dans l'île, ce broccio, « étrange fromage blanc auquel certains continentaux semblent prendre goût ». Voilà pour la cuisine. Et voici pour les hôtels : « les escaliers exhalent une épouvantable puanteur de vespasiennes... les meubles maculés d'huile et plaqués de crasse effraient... les petits sofas qui servent souvent de lits semblent avoir suinté des cambouis variés... » Les Porto-Vecchiaï et les Sartenais sont « de sympathiques bonshommes pareils à des marchands de marrons » et c'est avec une ironie un peu lourde qu'il est fait allusion aux luttes électorales :

Tout a convenablement marché, déclare l'élu, malgré les coalitions des Strombonistes et des Giovangiglistes, des Crappuci et des Picca-

mosca. J'ai battu Matuccini de quatorze-cents voix et il n'y aura pas de contestations. C'a été pur et loyal — de notre part. Nous avons bel et bien démoli ces fameux Equivoquistes Impraticabilistes, et en ma personne les Sanctionnistes Unifiés triomphent. Mes électeurs se sont fait payer cher, mais j'étais soutenu par Bambocci, le grand viticulteur de Monacia qui possède plusieurs millions. Mes adversaires ont fichu le feu dans l'urne à l'aide de poudres phosphorées ; mais il n'y a eu que peu de bulletins roussis... »

Evidemment ! évidemment !... Et, il y a aussi les dissertations de Faggianelli sur le sentiment religieux chez les Cor-ses :

On va très volontiers à la messe, — les femmes surtout, — pour se reposer en causant gentiment sans faire beaucoup plus de bruit que les chantres. Les hommes, en général, restent dehors, à fumer des mégots, à chiner (sic) le curé, l'aménagement de son église, ses trop courts sermons, ses trop longues prières... qu'ils n'entendent jamais. »

Tout cela, après tout, est-il bien spécifiquement corse ? et où est dans tout cela la couleur véritable de la vie agissante ?

Elle est peut-être, me direz-vous, dans le jeu des caractères, bien campés, énergiquement dessinés, qui se confrontent en d'émouvantes « situations ». Allons-nous trouver ici, à défaut de couleurs vraiment corses, la large psychologie humaine qu'une préface annonciatrice nous avait fait entrevoir ?

Il faut répondre résolument par la négative. Car ce ne sont pas des « caractères » qui nous sont ici présentés, ce sont de purs fantoches, dont nous ne savons trop où ils vont ni ce qu'ils veulent. Comment le capitaine Faggianelli, qui commande le trois mâts « Jacques Mallaroni » pour le compte de l'armateur Santelli, se trouve, dès son arrivée des Antilles, en proie aux femmes ; comment la plantureuse « petite parente » Zabé (Isabelle) Andreani, dont les châles « fuligineux » encadrent de « blonds déserts de graisse », est vite hors de cause ; comment la rivalité se circonscrit entre Suzanne Brademard, parisienne mal élevée qui lui parle « en copain » et lui fait des déclarations, et Thérèse Donati, la femme corse, voluptueuse et troublante, qui l'aime et qu'il ne comprend pas tout d'abord ; comment, à travers une foule de péripéties peu communes (parmi lesquelles il faut compter la guerre, les blessures et les hasards des ambulances), Faggianelli, un peu « amoché », en arrive à se jeter dans les bras de Thérèse et à couvrir de baisers furieux « le beau visage brun, ou plutôt solaire, satiné, aux parfums de fleur et de fruit » : voilà ce que vous apprendrez si vous lisez ce livre. Et vous constaterez à présent que J.A. Nau ne s'est pas mis en frais d'imagination : pauvre petite psychologie courte et ratatinée qui aboutit, — voilà

le seul mérite de l'auteur, — au triomphe de la femme corse sur la continentale.

Et voyez comment cette victoire est saluée par le frère de Suzanne, Just Brademard, personnage sympathique peut-être, mais d'une écœurante vulgarité, gavroche à la Willy, dont le langage déconcerte : « Bougre de fourneau ! Pochetée ! Gourdi-flac ! Portion de gras double à la Lyonnaise !... Veau à la gélée ! sous-haricot de mouton ! » Petites injures d'amitié ! Le livre abonde de gentilleses de ce genre et ceux qui se plaisent à ces façons « voyouses » et débraillées seront amplement satisfaits. Mais il n'y a rien là que d'extérieur, rien de substantiel et de nourrissant pour l'esprit.

Il y a pourtant dans ce livre une chose exquise : c'est la préface où l'amitié de Jean Royère pour celui qui n'est plus assène par avance les plus rudes coups de boutoir aux lecteurs qui n'admireront pas. Il ne les traite point, comme faisait Just Brademard, de « pochetés » ou de « fourneaux », mais il les classe délibérément parmi les « cuistres » et les « ignorants ».

Tout de même il y a moyen d'être *presque* d'accord : « *Thérèse Donati*, écrit Jean Royère, est un roman sans grincement de dents — ou presque ! » Il suffit de savoir ce que parler veut dire : à coup sûr, il y a des grincements de dents — et ce n'est plus qu'une question de degré.

Louis VILLAT

LA CORSE AU CINÉMA

MÉRÉ (Charles) : Les trois masques.

Le 26 avril 1908, le théâtre *Mévisto* représentait sous ce titre, à Paris, un petit acte de Charles Méré dont la scène se passe dans un village Corse, un jour de carnaval de l'année 1820, époque où vivait Colomba. Mais l'action très dramatique était forcément restreinte aux limites de ce théâtre minuscule.

Son succès néanmoins fut tel que bientôt la revue de luxe, si prétentieusement et si improprement nommée *Je sais tout*, le publiait avec cinq illustrations dont deux sur pleine page, du dessinateur italien Macchiati, plus que suffisantes pour démontrer que l'artiste, comme il arrive souvent, n'avait jamais mis les pieds en Corse.

Sur cette scène réduite, où le directeur lui-même remplissait le premier rôle, l'auteur, obligé de faire tenir son scénario dans l'unique décor de la salle de rez-de-chaussée d'une maison Corse, n'avait pu que faire habilement soupçonner ce qui se passait au dehors.

Cependant l'émotion qui se dégageait de cette scène impressionnante fut si vive que le souvenir en persista dans les milieux dramatiques. En effet, dix ans après, la guerre étant terminée, le directeur de l'Odéon fit revivre l'œuvre de Ch. Méré sur notre grande scène classique, avec une interprétation de premier ordre. Ce n'était plus le

même public, mais ce fut le même succès. Les *Annales* reproduisirent à leur tour cette petite pièce à sensation dans ses numéros des 28 septembre et 5 octobre 1919 avec des vignettes insignifiantes d'André Cahard.

Un grand artiste, M. Henry Krauss, assistant à ces représentations, s'était rendu compte de tout ce que l'on pouvait tirer de l'idée lugubrement originale qui avait inspiré ce sombre drame. Il en développa l'intrigue et amplifia l'action en modifiant profondément certaines parties, et surtout en ajoutant des épisodes qui doivent un attrait particulier aux splendides paysages Corses où ils les a placés.

Venu dans l'île avec un groupe d'artistes, il sut faire un choix particulièrement heureux des sites et des lieux pittoresques où se déroulent plusieurs scènes de la tragédie.

Ainsi transformé, l'acte de Méré est devenu une pièce complète dont nul théâtre ne saurait reproduire les merveilleux décors naturels avec plus de fidélité que la photographie cinématographique.

Une courte analyse ne donnera qu'une faible idée de la poignante émotion éprouvée à la représentation :

Paolo, le fils du signor (1) Della Corba, s'est épris d'une digne jeune fille du village, Speranza, en service dans la maison paternelle. Ils s'aiment profondément et se sont juré de sceller par le mariage cet amour que le jeune homme n'a pas encore osé avouer à son père dont il redoute l'opposition.

Mais les trois frères de Speranza ont guetté et surpris les deux amoureux. Dans la rustique demeure de leur père, un conseil familial est tenu où comparait la jeune fille. Il faut que Paolo épouse Speranza ou ce sera une impitoyable condamnation pour tous les deux. Ces frères, cependant, aiment leur sœur, mais ils sont imbus de ces principes de l'honneur de la famille, poussés par les Corses aux extrêmes limites, et n'hésiteront pas à la sacrifier avec son séducteur.

— Il m'épousera, dit Speranza, il me l'a vingt fois juré.

— Et s'il ne tient pas son serment, tu seras seule à l'y contraindre ?

— Non pas seule, avoue-t-elle, nous serons deux... je vais être mère.

Pendant ce temps, un entretien émouvant avait lieu au manoir Della Corba. Paolo s'est confié à sa tante qui a vainement plaidé sa cause auprès du père. Celui-ci n'admettra jamais une mésalliance pour son fils et se montre inflexible.

Dans un bal populaire, où Della Corba s'aventure en curieux, les frères de Speranza lui demandent pour quand le mariage. A sa réponse hautainement négative, l'un d'eux lui déclare que les amoureux mourront de sa main.

(1) Nous respectons cette expression employée par l'auteur, bien qu'elle ne soit nullement usitée en Corse.

On sait qu'en Corse une pareille menace n'est jamais vaine, aussi le signor Della Corba se préoccupe-t-il immédiatement des moyens d'y soustraire Paolo.

Après une scène pathétique entre le père et le fils, celui-ci consent à jurer qu'il ne cherchera pas à revoir Speranza avant d'être monté sur le bateau où son père le fait embarquer pour l'Italie, espérant que le temps et l'éloignement auront raison de cette erreur de jeunesse.

Mais si le respect filial empêche Paolo d'entrer en lutte ouverte avec son père, son devoir l'oblige à épouser Speranza. Il se laissera donc embarquer et, dès que son escorte se sera éloignée, il reviendra à terre... Ce sera Carnaval... A la faveur d'un déguisement, il viendra chercher la mère et l'enfant et tous trois quitteront la Corse.

Malheureusement la lettre par laquelle il fait connaître son projet à Speranza est dramatiquement interceptée par ses frères qui s'en servent pour lui dresser un guet-apens.

Au moment où Paolo, déguisé en Pierrot, revient chez Speranza, les trois frères, qui guettaient son arrivée, font irruption dans la pièce où leur sœur berçait son enfant.... Le drame sanglant s'accomplit et les deux fiancés qui se réjouissaient d'être bientôt réunis, le sont pour toujours dans la tombe....

Le Carnaval bat son plein; les villageois costumés parcourent en farandoles les rues accidentées et passent chez le signor Della Corba. Croyant son fils en sécurité, il s'abandonne, lui aussi, à la joie populaire et leur offre à boire.

Trois masques entrent bruyamment, soutenant un camarade, ivre sans doute, qu'ils assèyent dans un fauteuil et tendent, avec des plaisanteries carnavalesques, leurs verres qu'emplit en riant l'amphitryon.

— Et celui-ci ? questionne-t-il en désignant le Pierrot assis et immobile.

— Inutile, répond l'un des masques, il ne boira plus, il est mort.

Et devant le soubresaut de Della Corba.

— Pardon ! Pardon ! je veux dire : il est ivre-mort... et il ajoute : on nous attend au bal, rends-nous le service de garder notre ami, nous viendrons le reprendre et veiller sur lui... comme un père !..

Resté en tête à tête avec ce Pierrot figé dans une immobilité inquiétante, son hôte peu à peu se trouble, une anxiété incoercible s'empare de lui.

— Hé ! l'homme, crie-t-il enfin, voici le jour, il faut partir !

Impatienté, il le secoue, le masque tombe du visage et le père reconnaît son fils mort....

La scène qui suit, avec le jeu savant de M. Henry Krauss, est profondément émouvante et dramatique.

Dans un sursaut d'indignation, ce père terrifié bondit sur son fusil et sort en s'écriant : « La gucuse d'abord ».

On le voit pénétrant dans le pauvre logis de Speranza, mais sur le seuil il s'arrête stupéfait à la vue du cadavre de la jeune femme étendu à terre, au pied du berceau où un petit être agite les bras.

Aussitôt, changeant d'attitude, avec une attendrissante émotion, il fléchit le genou, dépose son fusil et s'empare de l'enfant qu'il emporte dans une couverture. Revenu chez lui, il y trouve les habitants du village, accourus à la stupéfiante nouvelle, et agenouillés autour du cadavre costumé.

Remettant alors l'enfant dans les bras de la tante, il se tourne, par un geste magnifique, vers son fils raidi dans la mort : « Il portera ton nom, dit-il, et prendra ta place dans la maison ».

Avec la savante mise en scène qui accompagne les derniers épisodes et le grand talent du principal interprète, ce dénouement provoque une émotion intense.

En présence du magnifique résultat obtenu par ce film Corse, n'objectons pas quelques invraisemblances inévitables. Le bal est, il est vrai, un peu trop *montmartrois* et les masques sont incontestablement trop *boulevardiers*. On pourrait surtout s'étonner que sur le costume blanc de Paolo, poignardé et forcément secoué, aucune trace de sang n'ait révélé le crime qui vient d'être commis. Mais il en est d'autres que pourraient seuls découvrir ceux qui connaissent parfaitement la Corse.

Parmi les centaines de mille de spectateurs qui, dans le monde entier, se trouveront transportés dans l'île par les émouvantes péripéties du drame, combien s'apercevront que la farandole, commencée dans les rues de Cargèse, s'achève autour de la fontaine d'Evisa ?

Combien reconnaitront qu'après s'être embarqué à Calvi, Paolo revient toucher terre... à Saint Florent ? Nous avons ainsi deux paysages au lieu d'un, ne nous en plaignons pas. Félicitons plutôt la maison Pathé de cette production française où l'on suit le développement d'une action dans une véritable étude de mœurs. Cela nous change avantageusement des insipides films américains où l'agitation fébrile des personnages et la multiplicité désordonnée des mouvements ne parviennent pas à dissimuler le vide des idées et l'absence dépensée.

Ce drame mériterait de prendre place à côté des œuvres réputées de nos auteurs dramatiques, bien que les paroles y soient remplacées par le talent clairement expressif des artistes. Un film de cinéma, bien conçu et bien interprété, où l'action suit normalement son cours, où la pensée se lit comme si elle était imprimée, dont les éditions se multiplient comme celles d'un livre, n'est-il pas un ouvrage durable, où l'on peut apprécier le talent de l'auteur, et qui possède en outre l'avantage considérable d'être écrit, comme la musique, dans une langue universellement comprise ?

A. C.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

CASTELLI (C.), *Una Colonia Ascolana in Corsica.*
(Suite)II^e PARTIE

Abordons la 2^e partie de cette fameuse Brochure où C. Castelli va développer « l'Argomento principale » c. à. d. sa thèse, en essayant de prouver plus que l'émigration, l'implantation, à Asco, d'une colonie d'Ascoli.

Il insinue tout d'abord que les habitants des régions baignées par le Tronto avaient hérité de leurs pères et ancêtres, les Sabini, l'esprit d'émigration. Ascoli della Puglia-Campo Ascolano, de Rome, en sont une preuve.

« Cette naturelle inclination de la population (d'Ascoli,) continue-t-il, à chercher un utile travail honorable ou un dédommagement « aux catastrophes endurées, nous explique les premières causes qui « ont produit la fondation d'une colonie d'Ascoli, en Corse. »

C'est pourtant à l'instigation initiale de l'abbé M. Casanova qu'a germé en son esprit l'idée première de l'origine Ascoli-Picenoise du village d'Asco en Corse.

« Dans cette lettre (de l'abbé sus-dit) il était question d'Asco et de « sa pittoresque vallée, on y faisait allusion à une ancienne Colonie « romaine accueillie là ; on confrontait la tradition avec un passage « de l'historien Filippini pour en déduire que Asco, de Corse, tirait son « nom et son origine d'Ascoli du Piceno. »...

Et Castelli ajoute : « en suivant le fil de ces *vagues et incertaines* indications.... » C'est pourtant là-dessus, sur les *imprécisions et les incertitudes* de Casanova qu'il appuiera ses dires et qu'il lui attribuera finalement « *le mérite principal de la revendication historique dont est question* ».

Or, qui ignore aujourd'hui que cet abbé avait la spécialité de lancer des canards hardiment présomptueux à travers les champs encore inexplorés de l'Histoire de la Corse ? Mais hâtons nous pour arriver aux deux preuves directes, les seules qu'apporte Castelli, en faisant bien remarquer que nous n'en garantissons pas l'authenticité pour n'avoir pu les contrôler sur les historiographes d'Ascoli. Les voici :

« Il y a onze ans, écrit Andreantonelli (1), en feuilletant la Chronique que en Corse, j'ai découvert qu'un guerrier, citoyen d'Asculum, « choisi par les habitants de cette Ile, comme Quatrum Vir, arracha « des mains des Barbares, ainsi que l'affirme le chroniqueur, cette Ile, « grâce à sa vaillance militaire et à son commandement, pour l'administration parfaite des affaires publiques. Je confesse n'avoir pas « pris note, par inadvertance, du livre où il fait mention de ce grand « homme, mais je me rappelle cependant que la place forte, ou cha-

(1) Hist. Ascol. L. IV. p. 187. (datairi 1673, de Cadorinis).

« teau qu'il construisit a été appelée du nom de sa patrie, Asculum ;
 « ce que les habitants tres ignorants nomment en syncopant la dernière
 « syllabe, Asco. Brandimartes Parisanus, homme très ancien et d'une
 « réputation parfaite a firme que d'après une vieille tradition, cet illustre
 « guerrier se nommait Pierre Scala ».

D'autre part Monseigneur Marcucci (1), écrit : « En Corse, on
 « trouve aussi Ascoli, dit en raccourci A-co, fondé par notre capi-
 « taine Pierredella Scala, au XIII^e siècle, célèbre dans les chroniques
 « de la Corse, lorsqu'il était quatuorvir de ce règne, délivré par lui,
 « des Pirates ».

A côté de ces deux citations, il convient de mettre sous les yeux du lecteur le seul et unique passage de nos chroniqueurs corses, à l'autorité desquelles font appel les deux historiens d'Ascoli précités. Nous avouons n'en pas connaître d'autres.

« Vint en ces temps là, écrit Filippini, (2) un rebelle à l'Eglise,
 « citoyen d'Ascoli, là où se trouve aujourd'hui Asco. Celui-ci, aidé
 « par ceux de St Antonino, construisit un château à Ortofossano, se
 « maintenant parmi les gentilshommes. »

Avant de passer à la confrontation et à la discussion de ces textes, plus que contradictoires, il convient de faire les remarques préliminaires suivantes, pour fixer historiquement la citation de notre grand historien Corse, Filippini.

Et d'abord, quelle peut être la date correspondant à « ces temps là » trop vagues et bien imprécis ?

D'après le contexte et à en juger par les faits relatés à l'endroit où notre historien glisse ces quelques lignes, il paraît plus qu'évident que c'est toujours avant le XI^e siècle, c'est-à-dire au moment de la formation des clans féodaux. Puisqu'il écrit lui-même à la page 54 du même Livre :

« Etaient appelés gentilshommes ceux qui vivaient sous un chef principal... lesquels construisaient chacun un château sur quelque montagne, dans leurs territoires, soumettant à leur domination les peuples voisins, plus ou moins selon leur pouvoir. »

Pourrait-on localiser Ortofossano, où ce citoyen d'Ascoli, a fondé son château, à son arrivée en Corse ? Ce ne fut certes pas sur le territoire d'Asco. En effet d'après les documents écrits en notre possession qui remontent au 15^e siècle, ce nom de lieu ne se rencontre point ici. De plus les nonagénaires consultés par nous, déclarent n'avoir jamais connu dans tout le giron de la Commune un nom de lieu pareil ou analogue.

(A Suivre) Abbé TROJANI, Ancien conseiller général de la Corse.

(1) Saggio delle cose Ascolane (Monsignor Marcucci, Teramo, 1766 typogr. Consorti a Falcini, page. 174).

(2) Histoire de la Corse. L. 11. p. 70. Ed. A. de Pise, 1835.

Bibliographie de la Presse Corse

(Suite. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

Corse agricole (La) fondée à Bastia en 1906 et publiée en 1912 sous le titre : *Bulletin officiel de la Société départementale d'agriculture de la Corse*. Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois sous la direction de *M. Boyer*, format in-8° raisin 16 pages sous couv. coul.

Suspendue pendant la guerre, reparait en septembre 1920, dans le format in-8° Jésus sur 2 colonnes sous la direction de *M. Georges Stéphanopoli* de Comnène, Président de l'office agricole.

Corse Algérienne (La) fondée à Bône (Algérie) pour la défense des intérêts corses et algériens, surtout au point de vue des relations maritimes. in-folio, 4 pages, 4 col. 1^{er} N° le 15 juin 1907. Impr. Moderne J. Pompeani.

Corse libre (La). Organe des Corses indépendants; rédacteur en chef : *Marty*. Bi-mensuel, in-folio Jésus 5 colonnes publiée à Paris. 1^{er} Numéro 15 février 1909. Ce journal a suspendu et repris plusieurs fois sa publication avec divers rédacteurs. Il reparut entre autres le 12 juillet 1913 avec la mention N° 1, 10^{me} année, série F.

Corse libre (La) Organe des intérêts économiques de l'île, paraissant le lundi matin, avec service télégraphique. Directeur : *Alex. Musso*. Gérant : *Barthélemy Viacara*. N° 1, lundi 13 septembre 1920 in-folio, 4 pages, 4 colonnes. Dernier n° le 16 mai 1921. Imprimerie Piaggi à Bastia.

Corse nouvelle (La) fondé à Bastia en 1885 sous la direction de *Jules Bois* avec la collaboration de *Augustin de Croze*, *P. Lucciana*, *Philippe Tonelli*, *Nasica*, etc. tous soldats en garnison à Bastia. Organe séparatiste qui ne vécut que cinq mois.

Corse nouvelle (La) journal hebdomadaire fondé à Bastia par *Emile Casta*. 1^{er} N° le 2 janvier 1887; demi-Jésus, 4 pages à 3 colonnes. Imp. Olivieri.

Corse nouvelle (La) journal de critique politique, du Progrès social et économique fondé à Bastia sous la direction de *M. A. Federici*, format in-8° Jésus sur 2 col. Texte et couverture illustrée. bi-mensuel, 1^{er} N° le 1^{er} juillet 1920, 0,75 cent. Après une suspension de quelques semaines suivant le N° 18 le N° 19 reprit la publication en mai 1921 sur format in-4° raisin 2 col. avec papier de luxe, illustrations en couleur.

Bureau : 7, rue Rochechouart, à Paris; le N° 1 franc.

Corse républicaine (La). Journal politique hebdomadaire fondé à Paris en 1886 sous la direction de *Alfred Etievant* avec un comité composé de *E. Arène*, député; *Astima* député; *de Casabianca*, sénateur; *Ceccaldi*, député; *Peraldi*, sénateur; *de Susini*, député, format Jésus, in-folio 4 pages à 5 colonnes. Publia 26 N° : le 1^{er} le 13 novembre 1886, le dernier le 16 mai, 1887.

Corse rouge (La). *Organe mensuel syndicaliste et communiste*. 1^{er} n° en août 1921. Gérant : *Joseph Lorenzi*. Bureaux : 95, rue Oberkampf, Paris, in-folio raisin, 4 pages à 4 colonnes; un an : 5 francs.

Corse socialiste (La) journal quotidien fondé à Ajaccio en décembre 1908 par *M. Paul Quilici*, ne parut que pendant quelques mois.

Corse en danger (La) Journal mensuel, format raisin 4 pages à 2 colonnes. Directeur : *Ange Cipriani* : 1^{er} N° Avril 1911.

Corse au Maroc (La) Organe de la Colonie Corse marocaine, publié à Casablanca sous la direction de *M. Louis Veschi*. Paru en Juin 1920, ne publia que quelques numéros.

Corse libre (La) Journal politique, mondain, littéraire et scientifique fondé à Bastia en 1885 par *Philippe Tonelli*; bi-hebdomadaire format in-folio raisin 4 col., eut diverses interruptions et reparut pour la dernière fois en 1909.

Corsica (La) Revista politico-littéraire, fondée à Bastia par le Dr *G. A. Borghetti*, paraissant du 1^{er} au 5 de chaque mois; format demi-raisin à 2 colonnes. N'eut que 6 N°s le 1^{er} le 28 mars 1849, le dernier le 4 septembre 1846. Imprimerie républicaine de Savelli.

Corsica (A) Muzzicone di giornale di Corsica a Fronte. Fundatore; *D. A. Versini* (Maistrale). Sorte: Ogni Quindicina e di bon'ora. Prezzo : A u fronte : è di rigalu; in altro, 2 soldi. Publication bi-mensuelle entièrement rédigée en dialecte Corse: 4 pages in-4° raisin sur 3 colonnes, Bureaux à Marseille, 8, rue Jean Martin. Parut en 1915-1916. Réapparition éphémère en grand format pendant la période électorale de 1919.

(à suivre).

NOTRE TROISIÈME ANNÉE

CAUSERIE

I. — A nos abonnés.

En publiant le Numéro qui termine notre deuxième année, nous avons dû constater, non sans regret, que nous sommes au même point où nous étions l'année dernière quand nous nous demandions : Devons-nous commencer une nouvelle année ?

Les circonstances sont les mêmes, les conditions n'ont pas changé et la même inquiétude nous a fait hésiter, au seuil d'une troisième année, car nos lecteurs savent que toute année commencée sera terminée. Publier un premier numéro, c'est nous engager à les publier tous, quel qu'en soit le résultat !

Ce qui a entraîné notre décision pour la deuxième année, nous l'avons dit alors, c'est le concours fort appréciable que nous a généreusement apporté le syndicat d'Initiative Corse de Marseille en renouvelant sa première souscription individuelle pour chacun de ses membres (qui sont nombreux).

Ce bel acte collectif, accompli en vue de soutenir une œuvre corse est d'ailleurs resté isolé. Sauf la contribution volontaire de quelques abonnés dévoués ayant également droit à notre gratitude, qui ont libéralement augmenté le prix réduit de l'abonnement, c'est avec nos trop modestes ressources personnelles que nous avons silencieusement subi des difficultés incomplètement connues.

Qu'allions-nous faire pour cette troisième année ? Limiter nos sacrifices en suspendant la publication ? Parti extrême, regrettable, mais raisonnable !

Nous en étions là de nos hésitations lorsque, cette fois encore, le syndicat de Marseille vint à notre aide, ou plutôt au secours de notre œuvre, par le renouvellement de son importante souscription.

Et nous avons été fort honoré d'apprendre que cette résolution, bien qu'ônéreuse, avait été votée à l'unanimité.

Aussi tenons-nous à signaler à nos abonnés que malgré leur nombre, cependant fort honorable, mais encore insuffisant, ils doivent cet appoint efficace au comité de bons Corses qui dirigent le syndicat d'Initiative de Marseille sous l'active et fervente présidence de M. Paul Corticchiato.

Bien entendu nos abonnés étendront également leur gratitude aux éminents collaborateurs dont l'inlassable dévouement n'a jamais laissé faiblir l'intérêt et a tenu littéraire de la *Revue*.

Grâce à tous ces concours, non seulement précieux, mais nécessaires, nous allons entrer résolument, dans la publication de notre troisième année, ce qui est déjà une durée estimable...

II. — Les Renouvellements.

Si nos abonnés, comme beaucoup l'ont écrit, approuvent nos efforts et reconnaissent l'utilité d'une publication corse unique en son genre, qui est autant la leur que la nôtre, nous leur demandons de lui maintenir fidèlement leur concours.

Le prix de 8 francs reste le même, malgré son insuffisance pour conserver à la *Revue* son caractère vulgarisateur, la rendre abordable au plus modeste budget, et faciliter aux plus humbles sa lecture, instructive.

Ce prix d'ailleurs n'est pas limitatif pour ceux qui ont le moyen et le désir de soutenir une publication qui loin d'être une entreprise, est plutôt une œuvre désintéressée. Nous prions de bien vouloir noter que, pour cette troisième année, contrairement à ce qui a été fait pour la deuxième, le premier numéro ne sera expédié qu'après réception du montant du renouvellement. Nos abonnés ont donc intérêt à ne pas ajourner cet envoi afin de ne pas retarder celui du numéro de Janvier. Devons-nous ajouter combien il nous serait agréable de reconnaître un effort de propagande en recevant avec le montant d'un renouvellement celui de la souscription nouvelle d'un ami ?

III. — Les « Amis de la Revue ».

Notre publication est loin d'être la seule à lutter contre les difficultés dont nous regrettons d'être obligé d'entretenir nos lecteurs.

Une des plus importantes revues littéraires de Paris, publiée par une des plus anciennes maisons d'édition et dont le prix d'abonnement est de 40 francs par an, fait appel à ses lecteurs en ces termes :

« En raison de l'élévation du prix de revient, l'éditeur de la *Revue* exprime le vœu que des abonnements « de bienveillance » soient souscrits à 100 frs. « par an par des lecteurs désireux de témoigner ainsi une sympathie active « à notre entreprise ».

Il ajoute que le titre d'*Ami de la Revue* sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs et au-dessus et qu'on voudrait ainsi : « Constituer un groupe intellectuel qui ren-

« dit possible l'existence d'un organe qui manquait jusqu'à ce jour. »

N'est-ce pas là, très exactement, le langage que nous pourrions tenir à nos lecteurs ? Pourquoi ne suivrions-nous pas ce bon exemple venu de plus haut ? Créons donc, nous aussi, des abonnements « de bienveillance » mais seulement au prix proportionnel de 20 francs et, sans demander un versement plus élevé, donnons à ces fervents soutiens de notre œuvre le titre justifié d'*ami de la Revue*.

Avec nous, toutefois, malgré notre situation beaucoup plus modeste, ce titre sera moins platonique car nous remercierons chaque nouvel *Ami de la Revue* par l'envoi recommandé du rare et curieux ouvrage que nous offrons ailleurs comme prime de propagande.

Devons-nous espérer que ce « vœu » rencontrera un favorable accueil auprès des futurs amis de la *Revue*, afin de nous permettre de constituer aussi le groupement intellectuel, dont il est question chez notre grand confrère, capable d'assurer l'existence de la publication ?

IV. — Le mode de paiement

Plusieurs fois il nous a été dit qu'une des causes du retard dans l'envoi du montant d'un abonnement était le désagrément d'aller à la poste, de prendre un mandat, d'écrire une lettre, etc.

Rappelons qu'aujourd'hui on peut supprimer toutes ces formalités et tout frais de papier en demandant simplement au bureau de poste ou au facteur la carte-mandat N° 1418 B, contenant un talon pour la correspondance et qui permet d'envoyer n'importe quelle somme en versant simplement 0, 15 centimes, moins que le prix d'affranchissement d'une lettre.

Il suffira d'adresser ce mandat-carte, (que l'on peut remettre avec le montant au facteur en cours de tournée), à notre compte de chèques-postaux, Paris 211-44.

Donc, tout dérangement étant ainsi écarté c'est le mode de paiement le plus simple, le plus pratique, le plus économique.

Il est loisible de demander plusieurs, de ces formules remises gratuitement afin de les avoir sous la main pour les prochains besoins.

V. — Les tables de la 2^e année

Notre première année se composait de simples cahiers qu'il était utile de brocher pour la conservation, sous une forte couverture, avec titres en tête et tables à la fin.

La même éventualité ne se présente plus pour la deuxième année dont les livraisons sont elles-mêmes brochées. Il faudrait donc les débroucher pour les rebrocher ensuite en volume ; tandis qu'il est plus simple de les conserver telles qu'elles sont en les réunissant simplement dans un dossier quelconque.

Nous ne ferons donc composer cette année ni titre ni couverture, que leur prix élevé nous obligeait de vendre à part, mais des tables que, malgré cette dépense supplémentaire nous offrirons gratuitement.

Nos abonnés les trouveront intercalées dans le n° 13, premier de la troisième année ; il leur suffira de les placer dans la douzième livraison, entre le texte et les dernières pages de couleur.

VI. — Les améliorations

Il peut paraître légèrement paradoxal de parler d'amélioration dans une affaire où l'on parvient si difficilement, ou plutôt où l'on ne parvient pas selon, l'expression populaire, à « joindre les deux bouts ».

Néanmoins, de même que la deuxième année a été une amélioration sur la première, de même la troisième montrera à nos abonnés, dès son premier numéro, notre persévérance dans la constante recherche des améliorations.

Dans ce même but, nous accueillerons toujours, avec la plus grande attention, toutes les critiques ou observations que l'on pourrait nous adresser, comme toutes les idées qui pourraient nous être soumises en vue d'un perfectionnement désirable et pratique.

Une publication comme *La Revue de la Corse* n'est-elle pas le bien et l'œuvre de ses collaborateurs et de ses abonnés associés dans un idéal commun, celui de toujours mieux servir la Corse ?

ABONNEMENTS :

UN AN: France 8 fr. Etranger 9 fr.

Collection de la première année
(sans le n° 2)..... 6 fr.

Tables et couverture 1^{re} année. 2 fr.

Première année complète et brochée sous couverture avec titres et tables.
(Quelques exemplaires seulement) 20 fr.

PRIX DU NUMÉRO :

Première Année : 1 fr. ; 2^e Année : 1 fr. 50

Compte de chèques postaux :
Paris 211-44

Nouvelles Bibliographiques

La société des Sciences de la Corse vient de faire paraître son fascicule du 2^{me} trimestre 1921 (nos 425-428), qui débute par un très intéressant article de M. de Morati Gentile sur le prétendu *Voyage de Lord Byron en Corse*, formant comme une réplique à celui publié, sur le même sujet, par M. G. Courtillier, dans le n° 7 de la *Revue de la Corse* (Janv. Février 1921).

MM. Emile et F. Franceschini, J. de Quenza, et D. Fumaroli y développent des études historiques et statistiques.

M. Ambrosi après d'importantes et savantes notes archéologiques, accompagnées par 12 gravures, poursuit avec divers comptes-rendus bibliographiques.

Il y consacre plusieurs pages trop élogieuses à notre modeste publication dont il sait reconnaître, avec sa compétence en ces questions, les efforts et l'utilité. Nous remercions très vivement l'actif secrétaire de la *Société des Sciences* de l'aimable conseil qu'il donne à ses collègues d'encourager par leur abonnement notre *Revue* « appelée, » dit-il, à rendre les plus grands services à ceux qui s'intéressent à la « Corse et dont la disparition créerait « une véritable lacune ».

M. P. Graziani termine cet excellent numéro en consacrant huit pages fort intéressantes au remarquable ouvrage de M. F. Busquet sur *Le droit de la Vendetta*, dont M. Louis Villat, avec sa compétence de Docteur en Droit, a publié une savante étude dans les nos 10 et 11 de la *Revue de la Corse*.

Les nombreux articles récemment parus sur les poètes de langue corse ont trouvé un écho en Italie.

M. O. F. Tencajoli a fait paraître à Rome, dans le N° du 1^{er} septembre de la *Rassegna Nazionale*, un long article tout en faveur de Lucciardi et de ses *Canti Corsi*, dont l'extrait a été publié en une brochure de 12 pages in-8° sous couverture imprimée.

Le syndicat d'Initiative de Calvi vient de faire paraître un guide particulier : **Calvi et la Balagne**, pour lequel Clémencéan, lors de son voyage en Corse, a écrit une lettre préface.

Il contient de nombreuses photographies et son prix est de 3 fr. 50.

On a déjà pu constater en Corse des créations nombreuses d'associations coopératives pour l'alimentation, l'agriculture, etc.

Ce mouvement régénérateur s'est étendu aux maires de la Corse qui, sous l'ardente impulsion de M. Luzy, Maire de Speloncato, ont d'abord formé une *Association amicale*.

Celle-ci vient de créer son organe officiel : **Le journal des communes de la Corse** qui s'occupera uniquement de questions professionnelles et économiques « en dehors de tout esprit de parti politique ». Voilà du régionalisme pratique, le 1^{er} n° a paru à Bastia le 1^{er} septembre 1921 se composant de 16 pages in-quarto sur 2 colonnes, avec une excellente disposition officielle.

C'est là un incontestable progrès dont les résultats serviront efficacement la cause si souvent invoquée en vain, du relèvement économique de la Corse.

L'origine de Christophe Colomb présente de telles obscurités que ce problème historique a soulevé de nombreuses polémiques.

M. Pierre Capifali, président du syndicat d'initiative de Calvi, soutenant la thèse copieusement exposée dans l'ouvrage de l'Abbé Peretti, vient de publier dans la *Revue Hebdomadaire* (franco 2 fr) quelques pages dans lesquelles il résume tous les arguments invoqués pour démontrer que le Grand Amiral est bien né à Calvi. Cette opinion, adoptée par un grand nombre de Corses, rencontre malheureusement, parmi d'autres Corses, des contradicteurs non moins convaincus.

Afin d'élucider complètement cette troublante question, la *Revue de la Corse* publiera dans son prochain numéro une étude savante et définitive, due à l'un des historiens de la Corse les plus autorisés et les mieux documentés.

On peut dire qu'après cette publication l'incertitude aura cessé d'exister.

Le poète **Salvator Viale** a été l'objet d'une étude importante que M. F. Carabin a publiée depuis le 15 avril 1921, dans la *Nouvelle Revue* ; ses œuvres ont été traduites, en collaboration avec M. Louis Villat, et la même revue a commencé le 15 août la publication de la *Dionomachie*, poème héroï-comique en huit chants. Le numéro du 1^{er} novembre était le neuvième de ceux qui reproduisaient ainsi les œuvres du poète de Bastia. (Le n° 3 francs).

La librairie Ed. Heitz, de Strasbourg, vient de publier dans sa *Bibliotheca Romanica* (n° 276) une petite édition, à 1 fr. 50, de *Mateo Falcone* de P. Méri-mée. Ce qui donne un intérêt particulier à cette reproduction, c'est qu'elle est précédée d'une très intéressante introduction, de 12 pages, et accompagnée de copieuses notes par notre éminent collaborateur M. G. Courtillier, dont l'étude savamment documentée sur l'inspiration de cette célèbre nouvelle, publiée dans une grande revue parisienne, a été très remarquée dans les milieux littéraires.

Nous signalons à nos lecteurs un très intéressant ouvrage de M. Camille Enlard : **Villes mortes du moyen âge**, abondamment illustré de belles photographies. Le chapitre *Villes Mortes de la Corse*, contient l'histoire des trois villes anciennes : Aleria, Mariana et Nebbio ; cinq photos, dont une pleine page, accompagnent le texte descriptif de ce qui subsiste de ces antiques cités ; tout est d'ailleurs intéressant dans ce volume grand in 8° sur fort papier vergé, grossi par de nombreuses planches de photos, avec couverture repliée et du prix de 25 francs.

La Presse corse de Paris, qui compte déjà des organes très actifs a vu leur nombre augmenté par l'apparition, le 1^{er} Novembre, de **La Bataille Corse**, paraissant tous les 15 jours, sur in-folio Jésus simple, 6 colonnes. Ce nouveau défenseur des intérêts corses, « combatif » comme son nom l'indique, est dirigé par M. Dominique Battesti qui a déjà groupé, dans ses premiers numéros, les noms de rédacteurs, sympathiquement connus : M. Albert Surier, M^{me} Marie Réallon, etc.

— Par contre le continent perd l'humoristique *Muvra*, du régionaliste Pierre Rocca, que la nostalgie a rappelé en Corse où il est allé s'installer à Ajaccio, Cours Grandval.

Un nouveau journal corse paraît à Paris, depuis le 1^{er} juillet 1921, sous ce titre assez inattendu et très bolchevisant : **La Corse Rouge**, *Organe mensuel syndicaliste et Communiste*.

Les principaux rédacteurs sont : Cancellieri, Paul Quilici, Victor Méric, Docteur Félix Paoli, Victor Ortusi, etc. In-folio rais. 5 pages, 4 col. 5 fr. par an.

Une Académie Corse

Depuis que notre éminent collaborateur M. P. Arrighi a publié dans la *Revue de la Corse* ses remarquables articles sur Falcucci et le dialecte corse, qui ont soulevé tant de polémiques et mis en quelque sorte à l'ordre du jour les études et le culte de la langue originale des corses, il s'est produit un fait qui peut avoir les plus heureuses conséquences dans cette campagne linguistique et littéraire.

De bons Corses, déjà très connus par leurs écrits dans la langue à laquelle Lucciardi vient d'élever un monument, se sont réunis dans le but de pratiquer et cultiver le parler de leurs ancêtres.

Ils ont constitué une *Academia Corsa* qui, sans rien avoir d'officiel, est susceptible de rendre les plus grands services en unifiant les dialectes anciens trop diversifiés dans l'île, afin de généraliser l'usage d'un langage unique.

Le bureau a été constitué par MM. D. Versini (Maistrale), et A. M. Peretti (Pineu), J. Pietri et P. Arrighi qui en ont établi le siège au n° 36 du cours Grandval, à Ajaccio.

Le premier travail que se propose d'exécuter l'académie nouvelle est l'établissement d'un dictionnaire.

Espérons qu'il sera moins long à voir le jour que celui de l'autre académie, celle du Palais Mazarin.

Une Société de la langue corse

Le mouvement qui s'est produit en Corse en faveur de l'ancienne langue nationale s'étend chaque jour de plus en plus.

Voici qu'à l'appel de M. Ambrosi une société nouvelle s'est créée pour se consacrer à l'étude et à la propagande de la langue Corse sous le vocable : **Società di a lingua corsa**.

A la première réunion qui eut lieu le 2 novembre, dans la salle des séances du Conseil municipal de Bastia, un bureau fut constitué dans lequel figurent les noms de MM. M. Santu Casanova ; Lucciardi ; de Mari ; Arrighi ; Fortuné Thiers ; Léoni ; etc.

Un comité de lecture a été établi pour juger les œuvres qui seront publiées. Deux Commissions ont été formées, l'une dite de *Propagande* et l'autre des *Origines*. Pour une première réunion, c'est là un bon travail.

La nouvelle Société aura son bulletin : « **A Lingua Corsa** », dont le premier numéro ne tardera pas à paraître et elle

se propose de donner, dans le courant de l'hiver, des représentations théâtrales, des lectures d'œuvres Corses et des conférences en langue corse.

Les adhésions sont reçues par M. de Mari, procureur de la république à Bastia. La cotisation est de 20 francs payables à raison de 5 fr. par trimestre.

On peut ainsi reconnaître avec satisfaction le développement, dans l'île, des goûts et des études littéraires. C'est cette constatation qui engagea déjà l'éditeur de la *Revue de la Corse* à la faire paraître et qui l'encourage aujourd'hui à poursuivre sa publication.

Ces deux sociétés venues au monde presque en même temps, poursuivant un but à peu près identique, composées d'un certain nombre de membres communs, n'auront elles pas intérêt à réunir leurs efforts sous une même direction afin d'atteindre plus sûrement les résultats que toutes deux ambitionnent ?

Le martyre de Sainte-Dévote

Nous avons parlé dans notre dernier numéro de la souscription ouverte pour éditer le drame émouvant de la mort de la Vierge de Mariana que M. J. P. Lucicardi a célébré en vers corses de la plus grande élévation littéraire. L'ouvrage sera imprimé comme les *Canti Corsi*, avec les mêmes caractères, le même papier de luxe et la traduction française. Il contiendra deux gravures : La Sainte Dévote, de Novellini, et la Canonica. Les progrès de la souscription donnent l'assurance d'un résultat prochain que l'on hâtera en continuant d'adresser les mandats à M. F. Carabin, 8, rue Bréguet, à Paris.

QUESTIONS CORSES

20. — Le mousson Corse peut-il se reproduire en captivité ?

Dans l'*Indicateur officiel de la Corse* n° 36 (octobre 1920) il est dit dans la monographie illustrée du mousson Corse : « On ne cite pas d'exemple qu'il se soit reproduit en captivité ».

Je crois que c'est une affirmation erronée et serais très aise si quelques-uns de vos lecteurs Corses pouvaient nous donner des précisions à ce sujet. B. P.

Réponses :

Quels sont les vents qui soufflent en Corse ? (Q. n° 15).

En réponse à cette question voici un

tableau des vents principaux avec les noms par lesquels je les ai toujours entendu désigner pendant les 18 ans que j'ai passés à Bastia et au Cap :

1. — *Tramuntana*, provenance : Nord.
2. — *Gregale* — Nord-Est.
3. — *Levante* — Est.
4. — *Sciroccu* — Sud-Est.
5. — *Mezzu jarnu* — Midi.
6. — *Libecciu* — Sud-Ouest.
7. — *Punente* — Ouest.
8. — *Maestràle* — Nord-Ouest.

Quant à leur fréquence je crois pouvoir vous fixer sur celle du *Libecciu*. Il résulte d'observations faites pendant plusieurs années à Bastia, notamment sous le second Empire, que le *Libecciu*, qui est le vent dominant, y souffle 123 jours par an, c'est-à-dire un jour sur trois. Cela n'apas empêché le Conseil Général des Ponts et Chaussées de décider que le nouveau port serait établi à l'embouchure du Fango, où le *Libecciu* règne en maître ; décision prise malgré l'avis des Capitaines marins et de diverses autorités de Bastia.

Pour les autres vents, je suis moins renseigné. Le *Sciroccu* me paraît mériter le 2^{me} rang, puis viendraient le *Maestràle* (Mistral) et le *Gregale*. Mais ici je ne puis plus invoquer que mes observations personnelles. Un lecteur assidu.

AVIS. — Les abonnés qui ne collectionnent pas la *Revue* nous obligeraient en voulant bien nous retourner le numéro 7, repris pour 2 francs, qu'ils pourront déduire du montant de leur renouvellement.

Ceux qui le préféreraient recevront franco en échange le curieux ouvrage boche en français, abondamment illustré, que nous offrons ailleurs en prime de propagande.

Nous rappelons également que nous recevrons avec plaisir le numéro 2, repris pour 1 fr. 50 c. qui peut être aussi déduits du montant du renouvellement.

Dans l'un ou l'autre cas nous remercions à l'avance les abonnés qui voudront bien nous faire parvenir ces numéros.

Nous sommes toujours à la disposition de nos abonnés, pour leur donner tous les renseignements désirés non seulement sur des ouvrages corses, mais sur tous les autres livres anciens ou modernes, de la littérature française. De même que nous pouvons leur expédier des livres ou publications de tous les éditeurs.